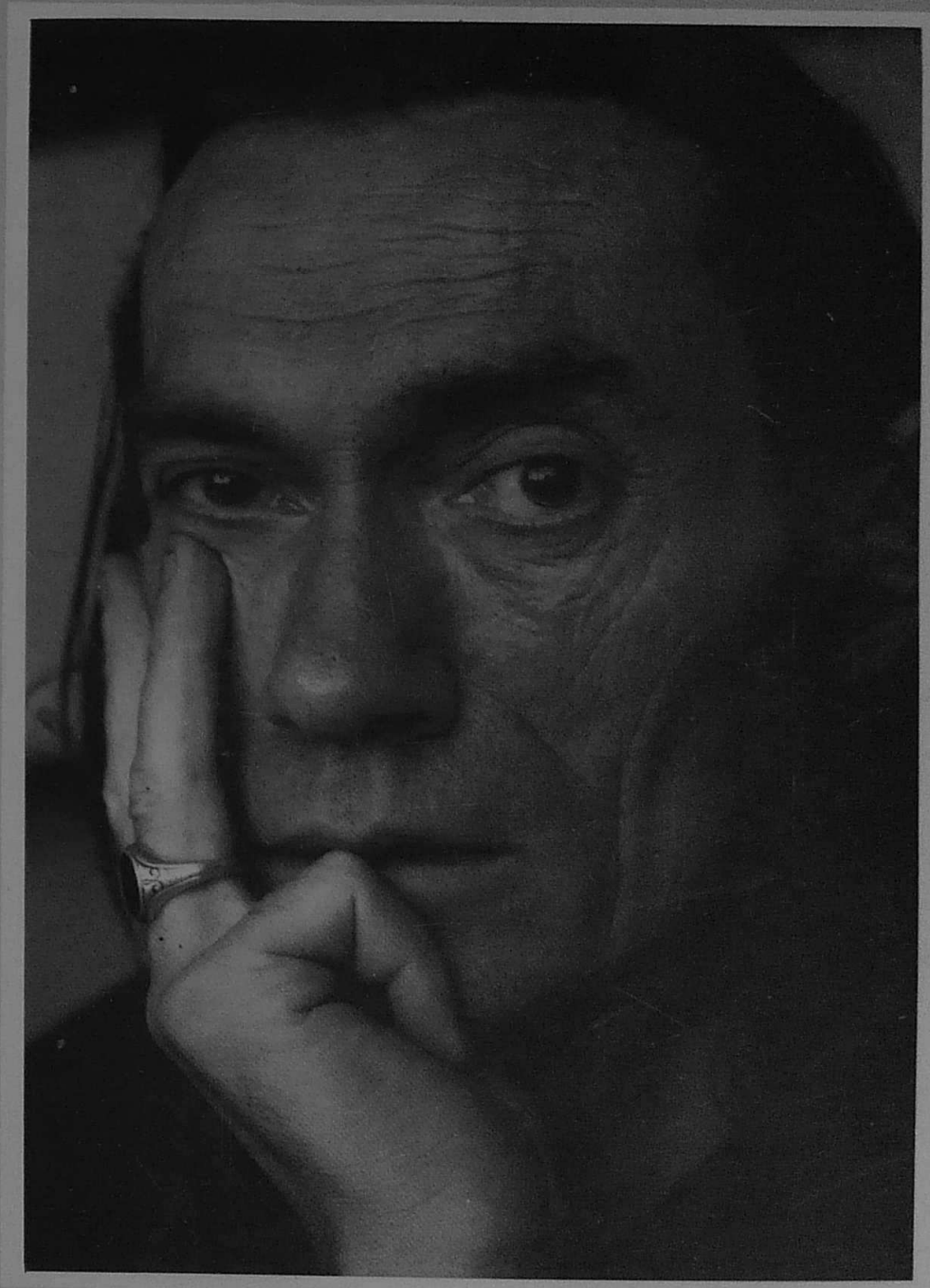


# POETES BRETONS

Poètes de plein vent

Poètes de plein chant



I - Xavier GRALL

**René CLOITRE**

**POETES BRETONS**

**Poètes de plein vent**

**Poètes de plein chant**



"La loi du 11 Mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal."

I.S.B.N. 2-866 34 103-1

**I - Xavier GRALL**

Premier Prix

En Section Essais

Au Concours International littéraire 1986

d'Arts et Lettres de France

René CLOITRE

Professeur agrégé de Lettres Modernes  
Conseiller Pédagogique au Centre Pédagogique Régional  
de Rennes  
Prix spécial du jury "Poètes Bretons" 1984 (Société  
des Poètes et Artistes de France)  
Grand Prix des Poètes Bretons 1986.

*a publié :*

"Dans le ressac des jours" - Editions de la Nouvelle  
Hermine - BP 27 - 35310 MORDELLES -

*à paraître en 1987 :*

"Les braises et les brumes" aux Editions de la Nouvelle  
Hermine.

*en préparation :*

"Re-création"  
"L'arbre et l'écume"  
"Deux sous d'amour"  
"Avec vue sur la mort".

## PRESENTATION

---

Au départ il s'agissait simplement de donner au Directeur du C.R.D.P. un avis sur la publication éventuelle de poèmes bretons, réunis par un collègue des Côtes-du-Nord, M. LALYCAN. Les textes retenus me plaisaient, mais il était difficile de prévoir comment ils seraient reçus par nos élèves des écoles, des collèges et des lycées. Le plus sûr était donc de les soumettre à l'épreuve des classes. Un stage à QUIMPER fut l'occasion de présenter le projet à un groupe de professeurs de lettres qui furent immédiatement intéressés, et prêts à apporter leur contribution en faisant découvrir ces poèmes à leurs élèves, puis en communiquant leurs remarques - leurs suggestions. René CLOITRE, professeur agrégé de lettres modernes, était l'un de ces collègues - Lorsque je fus amené à quitter l'académie de RENNES, c'est lui qui prit le relais. J'avais toute confiance dans son goût, sa sensibilité, son amour du travail bien conduit, et sa passion pour la Bretagne. Le manuscrit qu'il me demande de présenter aujourd'hui dépasse tout ce que nous pouvions espérer. Ce qui devait être une anthologie à usage scolaire est devenu une introduction à la poésie bretonne contemporaine, et une somme de références bibliographiques et discographiques pour tous ceux qui souhaiteraient aller vers d'autres découvertes.

Initiative au départ d'un enseignant qui connaissait et voulait faire connaître la poésie bretonne, cet ouvrage, enrichi de toutes les recherches de René CLOITRE, devrait aujourd'hui toucher un public beaucoup plus large que celui auquel il était destiné.

Yves MAHE,  
Inspecteur Pédagogique Régional.

## Avant-Propos

A mon père,  
ce plouc  
qui fut de cette "hécatoombe d'enfants cassés  
dans les petits matins noirs".

Mon père, quand il entra en école française, au début de ce siècle, ne parlait que le breton, ne comprenait que le breton.

Et les années passèrent ...

Jamais il n'a accepté que ses enfants apprirent sa langue maternelle. Sans doute l'adulte se souvenait-il trop de ses souffrances d'écolier, de cette pièce terrible qu'il recevait de son camarade quand il était surpris à parler breton. Certes il le savait : il était "interdit de cracher par terre et de parler breton"<sup>(1)</sup> ; mais il lui arrivait d'oublier, de s'oublier et ... d'être lui ... Alors il recevait le sou honteux. Il fallait espionner, découvrir le copain coupable du même crime et lui donner la pièce infâme. Il était alors à la merci du surveillant, celui qui - le soir - possédait la pièce de la honte.

Passèrent les années ...

Et moi, fils de bretonnant, j'appris donc le français (Liberté - Egalité - Fraternité), le latin (celui des messes, des versions et du collège aux murs glacés), le grec ("Ah ! Pour l'amour du grec", etc... etc...), l'anglais (celui qu'on écrit mais non celui qu'on parle), l'italien (qui ne me sert à rien) ... Mais le breton ? ... Connais pas.

Aujourd'hui, à Plouarzel, dans le Léon, là où naquit mon père, tout le monde parle désormais le français, tout le monde désormais ignore le breton : Liberté, Egalité, Fraternité.

---

(1) Paol Keineg.

Aujourd'hui, en capitale bretonne, moi, fils de bretonnant, j'apprends le français aux adolescents ...

Mais aujourd'hui, ô mon père (vocatif latin), je suis en train de (présent progressif en anglais) t'offrir cette revanche, ta revanche : ce bouquet de poèmes qui chantent ton pays, ta vraie langue, ces chevaux d'orgueil et de liberté qui galopent dans ta tête quand le vent court sur les dunes couvertes de bruyères et d'arméries marines, parfumées de l'iode des goémons embrasés.

Longue fut la gestation de cette anthologie. En décembre 1978, M. MAHE, alors Inspecteur Pédagogique Régional à Rennes, réunissait à l'Ecole Normale d'Institutrices de Quimper vingt et un stagiaires. Objet de ces trois jours d'études et de réflexions : "La langue et la littérature bretonnes". M. MAHE informa les cinq ou six professeurs de français présents que le C.R.D.P. de Rennes envisageait d'éditer une brochure sur les poètes bretons. Il nous était possible d'effectuer un choix parmi une centaine de poèmes, dans un dossier préparé par M. LALYCAN, alors instituteur dans les Côtes-du-Nord. M. MAHE nous laissa entièrement libres de nos choix et notre petit groupe retint une première série de poèmes ...

Passèrent les années ... et le projet tomba quelque peu dans l'oubli. M. MAHE, nommé à Paris, remit le dossier à Mme PERRON, I.P.R. A ma demande, elle me confia toutes les fiches (j'étais alors professeur-animateur de français au C.R.D.P.). J'ai fait part au Directeur du Centre, M. RÉNARD, de mon désir de faire aboutir ce projet. Il me donna son accord et ses encouragements. Je me lançai alors dans l'aventure.

J'ignorais tout du foisonnement poétique en mon pays. C'est alors que je suis né à la Bretagne, comme Jacques-Yves Bellay qui, dans une page de vent et de silence, a su dire les difficultés et les joies de cette naissance(1):

---

(1) Jacques-Yves Bellay : "La ferveur du matin" 1982. Edition Le Centurion aujourd'hui.

J'ai voulu cet ouvrage essentiellement comme un outil de découverte certes mais aussi de travail. J'ai tenu à faciliter l'entrée dans le royaume enchanteur de la poésie et j'ai donc gardé l'ordre des rubriques pour chacun des auteurs : présentation (personnelle donc subjective), bibliographie (oeuvres publiées, critiques), discographie, spectacles, choix de poèmes. Chaque fois que j'ai pu le faire, j'ai précisé le numéro sous lequel l'ouvrage pouvait être trouvé soit au C.R.D.P. de Rennes, soit à la Bibliothèque Interuniversitaire de Villejean (Lettres - à Rennes). J'ai voulu éviter ainsi à tous, élèves et professeurs, pertes de temps, fatigues inutiles.

J'ai bien conscience que l'ensemble va paraître - aux yeux de certains - bien incomplet. Et ils n'auront pas tort. Moi-même, j'aurais aimé présenter d'autres auteurs : Angèle Vannier, Yvon Le Men, par exemple : ils ont su chanter la nuit, la mer, la joie, la peine, les vents, la révolte et l'apaisement, le désir et le plaisir et la douleur d'écrire. Mais j'étais tenu par certaines contraintes : il est évident qu'un ouvrage édité et vendu par un C.R.D.P. ne peut dépasser un certain prix, donc un certain volume.

A d'autres mon choix semblera bien partial. Eux non plus n'auront pas tort. En fait, le petit groupe de Quimper avait écarté Hélias, Le Quintrec, comblés d'honneur, de prix, et dont il est facile de trouver les textes "dans toutes les bonnes librairies". J'ai voulu réparer l'injustice dont certains me paraissent être victimes. Ainsi de Grall. La revue littéraire "Europe" a consacré son numéro de mai 1981 à la "Littérature de Bretagne" ("Lennegezh Breizh"). Dans quelque deux cents pages où elle présente les auteurs et les textes, j'ai bien trouvé Georges Perros, Armand Robin, Paol Keineg, Hélias, Le Quintrec, Michel Le Bris. J'ai longtemps cherché Grall .. et j'ai trouvé .. Véronique Grall "fille du poète qui ne manque jamais, avec véhémence, de reprocher à ses compatriotes d'être des "chevaux couchés". Trois lignes de Philippe Durand ... en deux cents pages(1) . Sans commentaire.

(1) Alors que je retravaille cette préface, je pense à ces lignes parues dans le Télégramme du 10/12/1982 : "Ce vendredi 10 décembre, l'équipe d'animation et la rédaction de Radio-Bretagne Ouest rendent hommage à **Xavier Grall** (...). Seront évoqués, tour à tour, au cours de plusieurs émissions, le poète, le journaliste, l'écrivain, le musicien, car **Xavier Grall** a marqué de son empreinte l'histoire contemporaine de la Bretagne".

Les poètes bretonnants ont posé un problème sérieux. La traduction paraissait à certains discutable, gauche, sans grâce, mièvre et sans poésie. Fallait-il, au nom de la pureté d'une langue, rejeter ceux-là mêmes qui avaient eu la chance de la connaître, le mérite surtout de nous conserver cette richesse ? J'ai dans la mesure du possible, joint le texte original à la traduction. Le recueil pourra ainsi rendre service aux professeurs de breton et faciliter (peut-être) un travail interdisciplinaire : une comparaison entre "An toull en nor" et "Le trou dans la porte" de Y. Gwernig offre un intérêt pédagogique évident.

Au moment du naufrage de "L'Amoco-Cadiz" en mars 1978, une petite équipe (2) du C.R.D.P. de Rennes avait envisagé de sortir un dossier de presse sur cette catastrophe. Le C.R.D.P. publia une pochette de 20 diapositives accompagnées d'un dossier technique sur les marées noires. A mon grand regret, il manquait une partie plus littéraire qui aurait été écrite par un poète breton ayant vécu cette catastrophe de toute sa sensibilité déchirée, de toute son âme révoltée.

(2) J'en faisais partie.

Pendant quatre ans, j'ai conservé en mon cœur la volonté de présenter cette partie littéraire : natif de Porspoder (à sept kilomètres de Portsall), j'ai gardé en moi ces images de mer morte, d'oiseaux morts, d'espérance morte, cette puanteur amoco-cadizienne, cette proue dérisoire dressée vers les cieux, dans le soleil, ou dans la nuit et le brouillard, comme un rappel de la bêtise, de la folie humaines.

Portsall revit : la mer chante encore et les goélands, frères du Jonathan Livingston de Richard Bach, défient les vents et les nuages. Quand j'en parlais, en septembre 1981, à Xavier Grall, alité, relié à la vie par sa bouteille d'oxygène, se sachant condamné, il me murmura : "L'Univers est beau".

En hommage à Xavier Grall, récemment disparu (11 décembre 1981), j'ai voulu rapporter ici certains de ses écrits, riches de rythmes et d'images, au lyrisme débordant de rage, de révolte, d'espérance, de paix retrouvée.

Les enfants auront ainsi leur dossier "Catastrophes Pétrolières en Bretagne", fait des témoignages d'un homme qui les a vécues dans sa chair et dans son cœur et qui écrivait jadis :

"Nous sommes des êtres avec de la chair et du sang (...)  
Nous sommes des êtres de foi et de fureur". (1)

Ces textes n'ont donc rien à voir avec la sécheresse du journaliste, l'ignorance du reporter d'Europe 1 qui parlait de Porstall (et non de Portsall), ou les images démagogiques de certains journaux poubelles.

(1) in "Signes du Temps" : "La voix d'Antigone".

Les enfants pourront comprendre à partir d'un poète breton (sans faire appel d'abord au Baudelaire des "Petits poèmes en prose") que la prose peut être poésie (alors que la versification ne peut être qu'un jeu ...).

Ils pourront enfin comprendre que la poésie, la vraie, la bretonne (mais "l'autre" aussi) est cri du cœur, souffrance ou joie, révolte ou apaisement, délire ou enthousiasme, et non pas narcissique masturbation intellectuelle sur "le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui" sous "la nue accablante" (Mallarmé), amusement pour les princes qui nous gouvernent. La poésie "n'est pas un magasin d'antiquaires" (Grall) mais vol de goélands, sifflements des vents dans les grands chênes, odeur du goémon apportée par la vague qui porte la mouette, chant de la terre qui s'ouvre comme femme lorsqu'elle donne la vie, craquement du blé dans le soleil, les jours et les peines des hommes, leur lutte contre la solitude et la mort, la quête du Graal, et la mer, la mer toujours recommencée, "la mer mêlée au soleil".

La Poésie est Vie.

Si ce recueil aide les enfants et les adolescents de chez nous à aimer cette Bretagne dont la langue devient blé en herbe en 1981, à aimer la vie qui ne demande qu'à éclater en cet hiver 81, à aimer la poésie qu'en général ils refusent comme ils refusent l'école, et - suprême désir, ambitieuse folie - s'il leur donne l'envie de créer, de jeter sur le papier les mots qui les embrasent ou les enivrent, les font pleurer ou rire, rêver ou agir, s'il leur donne l'envie de chanter leur

détresse ou leur amour de la vie, de leur "petite patrie" aux vastes horizons, alors j'aurai atteint mon but (1) .

Pendant que je termine cette présentation de poètes bretons, mon électrophone diffuse le "Quatuor pour guitare, flûte, violon et violoncelle" de Schubert. Il aurait pu aussi bien chanter la naissance de Dahud dans "Douar Nevez" (Terre Nouvelle) de Dan Ar Braz ou la cantate du "Cheval Aveugle" (Ar marh dall) de Job An Irien. Car pour être bretons nous n'en sommes pas moins hommes. Nous ne nous voulons pas repliés sur une poésie régionaliste, folklorique, passéiste, mais ouverts à la Vie, à la Beauté.

Et la Beauté n'a pas de patrie.

René CLOITRE  
Professeur Agrégé  
de Lettres Modernes

1981

(1) Qu'ils se souviennent d'Arjela Duval :

"C'est pourquoi j'écris des vers, même  
Si ce n'est pas mon métier,  
Pour y cacher mon chagrin,  
Pour y cacher, comme un écrin,  
La perle de mes larmes ... Et puis,  
Où garder les dernières semences ?  
Si ce n'est au jardin des poètes ?"

("Je n'aime pas", 1966)

Setu ma skrivvan gwerzennoù  
N'eo ket va micher  
Evit kuzh enno va glac'har.  
Evit kuzh enno evel en ut skrin,  
Perlez va daeroù ... Ha neuze,  
E pelec'h mirout an hadennoù diwezhañ ?  
Nemet e vefe e liorz ar Barzh ?

(Ne gavan ket plijus, Meurzh 1967)

Ont passé les jours et les années, le manuscrit "Les Poètes Bretons" est resté manuscrit. Il me semble pourtant que nous arrivons au bout de la nuit : bien timide apparaît la lumière de l'aube.

Pour des raisons financières que tout le monde, en ces temps de crise, peut comprendre, le Centre Régional de Documentation Pédagogique de Rennes n'a pu publier mon travail, sans doute trop ambitieux ... Cependant, grâce à une aide de l'Education Nationale, il est possible aujourd'hui d'envisager de le sortir sous forme de fascicules ...

J'ai choisi de présenter d'abord Xavier Grall, selon une promesse que je m'étais faite en revenant de le voir (première et dernière rencontre) en septembre 1981. Il n'est que justice de faire entendre le chant du poète disparu. Sa voix nous manque en ces temps de sirènes et de charlatans, de médias et de marinas, de blagues et de bla-bla-bla, de rages et de naufrages ..

Xavier, où que tu sois, tes pages te sont offertes, en souvenir de ton accueil chaleureux à Botzulan .. Une pluie fine dérivait sur Pont-Aven, l'été agonisait et je te regardais et je savais que tu allais mourir. Et tu savais que tu allais mourir .. Bientôt ...

Rennes, le 13 octobre 1986.

## POESIE ET ENSEIGNEMENT

Comprendre une oeuvre ce n'est pas seulement la placer dans une perspective d'ensemble, ni la démonter comme un objet fabriqué, mais participer à sa vie et pour cela, éveiller en soi-même, autant qu'il se peut des forces de création analogues à celles qui lui ont donné forme. L'étude des textes littéraires, même menée avec toute la souplesse et la variété désirables risquerait de ne conduire qu'à un savoir abstrait et desséchant si n'était ménagé par le maître, parallèlement à l'approche explicative ou interprétative, un contact plus personnel, donc tout à la fois plus direct et plus discret, avec l'univers de la création. Dans cette perspective, la poésie peut et doit jouer son rôle fondamental d'éveilleuse - la poésie, c'est-à-dire l'exercice de l'imaginaire au sein du langage et non pas l'effusion vague débouchant sur l'expression mal contrôlée. D'une façon plus générale, on se souviendra que la créativité n'a de sens que dans et par la création, dans et par un travail sur le langage et sur les formes, travail dont il s'agit par tous les moyens appropriés de susciter le sens et le besoin.

Rapport de la Commission  
Emmanuel, 1972.

"On n'autopsie pas un poète,  
On l'aime et on l'écoute,  
comme un vivant".

(X. Grall. "Arthur Rimbaud. La marche au soleil")

Notre époque est pleine de professeurs. Bardés de diplômes, licenciés, agrégés, ces savantissimes docteurs ont une explication pour chaque rime et une théorie pour chaque alexandrin. Mais au bout de leurs cours, que reste-t-il de la poésie et de la musique ? Et des rires et des larmes de l'écrivain, que reste-t-il ? Ils font métier du chant des autres, et ils ne chantent même pas ... (1)

Le véritable enseignement n'est pas d'offrir à l'élève les moyens de l'analyse mais ceux de la création. N'expliquez pas la poterie de Delphes, faites-la. Ne décortiquez pas les "Voyelles", écoutez-les. Et Van Gogh, ne le radioscopiez pas, aimez-le ... Car tout ça, c'est de l'amour !

(X. Grall, "Sur des voyelles")  
(La Vie, 17/23 mai 1979)

"Un poème est fait pour être lu, comme une femme pour être caressée".

Petros (Papiers Collés II, 1978)

(1) c'est nous qui soulignons

Paroles de VOYANTS  
Paroles de VIVANTS

L A P O E S I E

René-Guy Cadou :

"Je n'écris pas pour quelques-uns retirés sous la lampe. J'écris pour divulguer ce qui vient des saisons".

Añjela Duval :

"La poésie me libère" (R. Laouénan "Añjela Duval")

Glenmor :

"Mon combat est d'empêcher de faire mourir en chacun le poète".

Xavier Grall :

"Rimbaud n'écrira plus la poésie. Il la vivra" (A.R. La marche au soleil).

"Moi je n'ai rendez-vous qu'avec mes rêves et rien ne me convoque si ce n'est le vent, si ce n'est le soleil, si ce n'est la mer. Et voilà qui est plus mélancolique que beaucoup ne le croient car j'aime la vie qui bat ses portes et ses cils et la nature est parfois triste. Et puis j'aime les hommes dans le remuement des villes quand ils vont à leur métier, à leurs amours, à leurs plaisirs (...) Il est de prodigieuses boulingues intérieures. Et la poésie, quelle équipée!"

(La Vie, 12/18 avril 1979)

Eugène Guillevic :

"Moi je dis que tous mes poèmes sont des poèmes d'amour. (...) Je ne conçois pas la vie sans l'Amour, la poésie, comme l'a dit Eluard dans un titre célèbre. C'est cela qui compte. L'amour, la poésie, cela se complète, s'interpénètre".

("Vivre en poésie")

Paol Keineg :

"Quant à mes poèmes, on peut les juger peu confiants en l'avenir. Mais je ne pense être ni pessimiste, ni optimiste. Tout bêtement, j'ai cessé de me prendre pour le sauveur du monde - à ce propos l'éducation catholique avait la vie plutôt dure. Je tiens seulement à être responsable de ce que je fais. Et peut-être à faire un jour honneur à la Bretagne."

(Le Peuple Breton, n° 214, Octobre 1981)

Georges Perros :

"Poésie, mot plus à vivre qu'à écrire".  
"La poésie pour moi c'est le temps durant lequel un homme oublie qu'il va mourir."

(Papiers Collés III)

## LA BRETAGNE

René-Guy Cadou :

"Pourquoi n'allez-vous pas à Paris ?  
Mais l'odeur des lys ! Mais l'odeur des lys !"

Xavier Grall :

"Cette alliance splendide de la Terre et de l'Océan" (La Vie, 13/19 août 1981)

"Prenons garde cependant de nous appesantir sur un passé tout aussi rêvé que vécu, car il y a une modernité de la Bretagne que l'heureuse politique de régionalisation devrait exalter. Il s'agit d'ouvrir des chemins qui, sortant de la mémoire, nous conduiront à l'action et à la vie.

Vents hurlants, soleils jaunes, rocs et ressacs : éternel chant du monde. Ce pays est une province métaphysique : l'au-delà imprègne les brumes d'Quessant et cogne dans les gouffres de la Pointe du Raz. Dieu ne se repose jamais. L'Univers n'est jamais fini. Quelle erreur de croire que tout en Bretagne est arrêté, figé, fixé pour toujours. Tout, au contraire, bouge ici : les paysages et les moeurs, les ciels et les nuages. Et mon âme elle-même !

Sacré vieux pays ! J'avais écrit ici que je ne te chanterais plus. Quelle imprudence... Tu es ma drogue et ma fatalité, ma liberté et mon souffre ! Dans ces conditions, il m'est difficile de laisser ma harpe dans le placard. Alors, une nouvelle fois, je te dis bonjour, mon pays..."

(Xavier Grall, 13/19 août 1981) La Vie

Paol Keineg :

Mon pays est lourd et mouvant comme la mer qui se prend dans les  
ronces des rochers  
et se déchire sans bruit à la coque des bateaux (...)  
Mon pays vagabonde transparent dans le miroir des golfes tissés de  
nuage et de sel.

("Le Poème du pays qui a faim")

## LA CREATION LITTERAIRE

Xavier Grall :

"La création ne se sépare pas de l'amour, et donc de la miséricorde. Le mépris est stérile. La haine est frigide. (...) Oui bienheureux ceux qui marchent dans la douleur mystérieuse, ceux qui sont touchés par les routes brisées, les fleuves honnis, les villes martyrisées et les montagnes en pleurs, les bêtes et les hommes pantelants car ils feront une oeuvre."

René-Guy Cadou :

Celui qui entre par hasard dans la demeure d'un poète  
Ne sait pas que les meubles ont pouvoir sur lui,  
Que chaque noeud du bois renferme davantage  
Des cris d'oiseaux que le coeur de la forêt ;  
Il suffit qu'une lampe pose son cou de femme  
A la tombée du soir contre un angle verni  
Pour délivrer soudain mille peuples d'abeilles  
Et l'odeur de pain frais des cerisiers fleuris.  
Car tel est le bonheur de la solitude  
Qu'une caresse toute plate de la main  
Redonne à ces grands meubles noirs et taciturnes  
La légèreté d'un arbre dans le matin.

René-Guy Cadou,  
Les Biens de ce Monde,  
Seghers, éd.

## BIBLIOGRAPHIE GENERALE

André Bourin - Jean Rousselet :  
"Dictionnaire de la littérature française contemporaine" (Larousse) [Abréviation : D.L.F.C.].

Philippe Durand :  
"Anthologie de la chanson en Bretagne". Tome I.  
Oswald 1976.  
[Abréviation : Anth.]

Le livre d'or de la Bretagne.  
Du Vè siècle à nos jours, l'histoire et les trésors littéraires.  
[Abréviation : L.O.]

Xavier Grall :  
"Le cheval couché". Hachette 1977.

André-Georges Hamon :  
"Chantres de toutes les Bretagnes"  
("20 ans de chanson bretonne - Préface de Glenmor")  
Edit. Jean Picollec, 48, rue de Laborde 75008  
PARIS.

Charles Le Quintrec :  
"Les grandes heures littéraires de Bretagne".  
Edit. Ouest-France, 1978.  
[Abréviation : Le Quintrec - G.H.]  
N° C.R.D.P. 17728.

Anthologie de la Poésie bretonne 1880-1980.  
Edit. La Table Ronde - 40, rue du Bac Paris 7è  
[Abréviation : Le Quintrec - Anth.]

Yann - Ber Piriou :  
"Défense de cracher par terre et de parler breton".  
Poèmes de combat (1950-1970).  
Anthologie bilingue.  
Edit. Pierre-Jean Oswald. 1971.  
Collection "J'exige la parole".  
C.R.D.P. n° 12971 (Edit. 71 : 176 p.)  
(Edit. 77 : 270 p.)

"Poètes bretons d'aujourd'hui" :  
Editions Telen Arvor.  
Quimper, 1976. 208 p.  
[Abréviation : P.B.A.]  
C.R.D.P. n° 12590.

Europe, Mai 1981, n° 625  
Littérature de Bretagne  
Articles sur Armand Robin, Perros, Guillevic, Keineg.

#### Xavier Grall

"L'océan, la mer  
- Laisse la mer  
Oublie"

Guillevic "Avec" 1966

"J'allais à la poésie corps et âme (...)  
J'allais à la mer"

X. Grall "Cheval Couché" 1977

Xavier Grall, "Albatros breton" (1), "cet insurgé universel" (1), "poète maudit angélique"(1), est né le 22 juin 1930 à Landivisiau(2).

C'est en pays breton qu'il va vouloir mourir, qu'il va venir mourir d'une mort rimbaldienne, dans l'hôpital de Quimperlé, le 11 décembre 1981, alors que Noël était proche. Noël, fête de celui qui donna un sens à sa vie et à sa poésie : Dieu (cf. Solo).

L'auteur du "Cheval Couché" est donc tout aussi breton que "Jakez l'ancien", ce Pierre-Jakez Hélias, l'auteur de "Le Cheval d'Orgueil : Mémoires d'un Breton du pays Bigouden".

(1) Maurice Clavel - "Un albatros breton" - Le Nouvel Observateur du 18/7/1977.

(2) J'insiste car un éditeur "breton pur sang, entêté, passionné et militant" (revue Marie-France) le fait naître à Sarcelles lorsqu'il présente "Le Barde Imaginé" dans un numéro de Marie-France d'été 1981. Né à Sarcelles, Xavier Grall eût-il pu être le Xavier Grall qu'il fut et que nous aimons, lui qui écrivit : "Pendant un an [après sa fuite de Paris] j'habitais la vieille maison familiale, en cette cité du Léon qui avait été autrefois la ville des chevaux : Landivisiau". (C.C. édit. L.P. p. 17) et plus loin : "Adieu, chevaux d'orgueil ! Je crois avoir hérité de vous la propension au songe, le goût des fêtes, un sens ombrageux de la liberté".

X. Grall, lui, est enfant du Léon : "Léon, province grise, rase sous les souffles de galerne, farouchement mystique ou pillarde" (C.C. p. 13). Son père était tanneur et par Marguerite David "mère royalement nommée" "de qui avait surgi dix fois la vie", ses "racines étaient paysannes" (3).

La remarque n'est pas d'universitaire pointilleux ou discutailleur. Elle explique, si l'on en croit Grall lui-même, et le départ de Paris et sa naissance à la poésie : "Au fait, j'allais à la poésie corps et âme - Métamorphose ! La quarantaine, c'est l'âge. Il était temps (C.C. p. 17). La substance poétique se trouve en moi, déposée par les miens, et, n'est-ce pas leur être fidèle que de vouloir orienter cette substance, non vers quelque folklore dérisoire, mais vers l'avenir ?" (p.29)

Sa mère connaissait le breton et le français. Lui, il ignorera sa langue maternelle. Il s'en est expliqué longuement :

"C'est vrai, je n'écris pas en breton. Je ne parle pas le breton. Beaucoup m'en ont fait le reproche. Je ne connais pas le parler maternel. Mon père n'y tenait pas. Et quand on est gosse, on n'en rajoute pas sur le chapitre.

Aujourd'hui, cette ignorance me gêne, et parfois m'humilie. Les imbéciles en profitent qui suspectent la sincérité de mes opinions, la profondeur d'une identité longtemps quêtée dans les jours de ma vie, durement, âprement, obstinément. Il n'est jamais trop tard pour bien faire. Air connu ! Eh, bien si !

(3) Pour l'histoire de la famille de Grall. cf. C.C. p.17-30. Il dira avec émotion la mort cruelle de sa mère dans son dernier poème : "Ballade de la mort si lente". Coïncidence ? Dans le dernier billet publié par la revue "La Vie" (la semaine du 10/16 déc. 81), lui, le fils qui dans quelques jours va mourir, parle encore et toujours de celle qui lui donna la vie.

Cette langue, c'est le lait et le miel du premier âge. On l'apprend mal dans les livres. Elle est le chant du vent, la plainte de la pluie, la semence du blé. Elle est véritablement charnelle. Elle n'est pas le fait des docteurs, elle est concrète et vitale, pour ainsi dire végétale. Elle est la tige et l'algue. Par-dessus tout, elle est musique. Et plus ancienne que la langue française. Je la respecte trop pour la baragouiner. Elle ravissait ma mère. Elle claquait, violente, à la gueule des grands chevaux, maniée par des paysans pareils à des seigneurs. Elle gémissait parfois sur les lèvres des vieilles femmes pauvres dans des masures noires. Elle était la culture d'un peuple fier et méprisé. Mieux qu'une culture, une civilisation. Et cette langue qui ne fut jamais enseignée, il est proprement miraculeux qu'elle soit encore utilisée, qu'elle ait plus de prix que le latin - cette langue morte - et autant de nuances que le grec pour exprimer non les subtilités de l'intelligence mais celles du cœur.

Les impérialismes linguistiques ou culturels sont aussi malaisants que les autres. Ils en sont du reste le prolongement.

Moi, j'aime les peuples dans leurs singularités langagières et autres. Comme ce monde est beau d'avoir plusieurs voix ! En Europe même, quel bel opéra ! Oui, s'il est défendu de cracher par terre, il est autorisé de parler breton. Et très haut..."

La Vie 7-13 Septembre 1978

Il poursuit ses études secondaires à St-Pol de Léon "Ah, les collèges de l'enfermement et des pitances atroces et des multiples mutilations. Fini le temps solaire des grèves et des champs. Et les parents ne savaient même pas que l'âme des enfants souffrait silencieusement, dès septembre, à la perspective d'une nouvelle année geôlière". (La Vie n° 1725 des 21-27 septembre 78) puis à St-Malo "Tout passe, même nos chagrins de gosse. Tout passe, même ma rancune d'avoir été proprement vidé des lieux après une petite révolution d'octobre. J'étais déjà un dissident. Chers profs, je crois l'être resté". (La Vie n° 1740 4/10 Janvier 79) (1).

(1) cf. "Arthur Rimbaud" p. 57-62 : Grall nous y conte son enfance et ses années de collégien.

Et puis voici Paris. Paris qui deviendra une obsession chez Grall, à la fois désir et refus, joie et souffrance. Peu avant sa mort il rappellera ses années d'exil aux lecteurs de La Vie (n° 1886 oct. 81) :

#### ETUDIANT

"Alors que ma fille Véronique accomplit difficilement les irritantes démarches de son inscription à la Sorbonne, je pense à mes premiers pas d'étudiant à Paris. Sale époque !

Venant de Bretagne et ne connaissant personne, je fus au Quartier Latin comme un goéland atterré, privé de ses vents fertiles. Tout était trop grand, énorme et d'abord cette Fac de Lettres où l'on me renvoyait d'un bureau à l'autre. Les amphitres me parurent aussi aimables que des tribunaux et mes condisciples, jeunes bourgeois condescendants, ne m'incitèrent guère à participer au folklore étudiantin tel que la tradition nous l'avait transmis.

En ce temps-là, déjà, il était de bon ton de se promener avec un bouquin de Jean-Paul Sartre dans la poche et moi je n'étais pas sartrien. Il n'était pas déplacé, non plus, d'être sympathisant communiste, ou même d'avoir sa carte au P.C. ne serait-ce qu'un trimestre ou deux. Et moi qui répugnais à tout embrigadement, j'avais quelque mal à regarder Staline comme le bon petit père des peuples :

Cette année-là fut le véritable temps mort de ma vie.

L'existentialisme donnait ses derniers feux dans les caves noires. Ce n'était pas ma fête. J'étais l'étranger. Aujourd'hui encore quand j'entends Gréco chanter "Les feuilles mortes", paradoxalement et injustement, je ferme le poste. Quant à Boris Vian, s'il fut bon trompettiste, on ne me fera pas croire qu'il fut un grand poète.

Où, je fus un étudiant timide, sauvage et solitaire. Je portais en moi une plaie inexplicable. J'errais dans la ville, absurdement, sans amis, sans but, trouvant seulement quelque plaisir dans les librairies à feuilleter des livres tout frais, tout neufs, désirables comme des pains chauds mais j'étais trop pauvre pour les acheter et les dévorer.

Quelle morne année ! J'ajoute que je sortais des hauts murs des collèges et qu'il eût fallu sans doute quelque transition pour réussir sur les grands boulevards du Boul'Mich le nécessaire rendez-vous avec la liberté. Tranquillisez-vous ! Je me suis bien rattrapé ensuite. Loin de la Sorbonne et des étudiants..."

Il va suivre les cours du Centre de formation des Journalistes, collaborera à "Témoignage Chrétien", "La Vie Catholique" (dont il sera un temps le Secrétaire Général), "Télérama", "Le Monde", "Les Nouvelles Littéraires".

Il prend même en charge la direction de "Le Cri des Etudiants" en 1962, puis "Signes du Temps" en 1964. X. Grall n'a donc rien du phraseur inactif retiré dans sa tour d'ivoire que certains ont voulu voir en lui. Il a évoqué sa profession en ces termes : "C'est un sacré métier que le nôtre ! C'est un vin fort (1) et qui enivre. Une passion qui balance entre l'intelligence et la sensibilité. Entre ce qui est donné, ce qui est là, ce qui est patent et ce qu'il faut imaginer. C'est la vie, c'est-à-dire le fait et puis le rêve" (La Vie n° 1760 des 24-30 mai 79) et en Novembre 81 il évoquera "le journalisme, que j'ai pratiqué comme le plus beau métier du monde".

Mais vint un jour où l'appel de la mer fut le plus fort(2): "Ce jour-là, j'ai tout envoyé promener : Sarcelles, les ambitions littéraires, journalistiques, les petits fours du Seuil, les intrigues professionnelles, le bus, le métro, la rame de la gare du Nord. J'avais faim des arbres, des feuilles, des grèves. Je voulais entendre rouler le parler breton dans ma tête, entendre racle rugueusement les tables des tavernes et rencontrer le temps des horloges. Et cette envie de chanter ! Cette fureur. A Paris, on ne chante que dans le chrome des juke-boxes. Et j'avais soif des fontaines, des sources sous les cressons. Me rouler dans l'herbe. M'offrir aux sables de la mer" (c.c. P.15). Il quitte donc Paris, la ville honnie, tentaculaire, déshumanisante.

(1) Il y aurait toute une étude à faire sur l'importance et la fonction de l'alcool et des tavernes dans la poésie de Xavier Grall.

(2) cf. la nouvelle de René Sauvaget parue dans Ouest-France du 22 février 1984 : "L'écriteau".

Il revient vivre en Bretagne, vivre de sa Bretagne  
vivre pour sa Bretagne. Vivre au milieu de ses frères Bre-  
tons. Et le cheval couché redevient cheval d'orgueil, car  
tous les chevaux vont vers la mer.

Il va donc retrouver "les choses de la vie" et,  
dans un poème dédié à Paul Guimard et qui ouvre le recueil  
"La Sône des pluies et des tombes", il lance son cri de  
cœur, son cri rageur, son cri vainqueur, son cri hurleur  
comme les vents sur les grèves bretonnes.

"Allez dire à la ville  
Que je ne reviendrai pas  
Dans mes racines je demeure..."

cri qu'amplifient les guitares électriques et acoustiques,  
le binou braz, la batterie, dans le disque éclatant de son  
ami Dan Ar Braz.

Il revient donc en Bretagne vivre et chanter les  
travaux et les jours, une Bretagne qu'il défendra avec brio,  
éclat, fougue, hargne, hardiesse, sans peur et sans repro-  
che, passionnément, dans les cris, les litanies, les  
murmures et les sanglots, dans les tempêtes de la colère,  
dans les brises de l'apaisement. Lui, le "Fils de Roi, Fils  
de Rien", lui qui ne parle pas le breton, qui ne comprend  
rien au breton, lui le jeunot, voici que tel David face à  
Goliath, il se dresse et affronte "Janus sous le chapeau  
bigouden", l'auteur d'un livre à l'"exceptionnelle carrière"  
Il affronte Jakez l'ancien, lui le transfuge, l'homme de  
quarante ans. Il affronte Hélias le bretonnant, le triom-  
phant, qu'on montre partout, et qui se montre partout,  
qu'on voit partout, qui sourit partout, qui sort en série  
ses livres sur son "royaume de Bigoudénie"...

Mais la Bigoudénie d'Hélias est un royaume mort :  
"Voici la Bretagne pignouse et qui bignouse !" (1). Grall  
ne veut pas du folklore, "oet alibi des esclaves" (1).

(1) "Cheval Couché" passim.

Mais il doit bien constater : "Ça se consomme  
fort le petit Breton sur le marché ! On en veut ! On  
en consomme, on en bouffe ! Ça marche ! On débite du beef-  
steack dans le cheval d'orgueil, on débite du folk celti-  
que dans le chobize" (1). Ce n'est pas la Bretagne dont  
Grall avait rêvé dans les fumées et les alcools de Paris,  
avec son ami Glenmor : "Avec Glen, il avait refait le  
pays Armorique. L'adorable terre-neuve au Ponant, re-créée  
à coups de rimes et de sônes". Une Bretagne vivante, debout.  
Non une Bretagne d'archiviste, de conservateur de musée.  
Non une Bretagne baignant dans du formol.

Et le Cheval Couché affronte en un combat sans  
merci le Cheval d'Orgueil, comme Crin Blanc (2) affronte  
sans pitié le Prince Noir qui avait pris la tête de la ma-  
nade en son absence. Combat de chefs... Comble d'ironie,  
le combat continuera... à Paris... sous les projecteurs des  
studios de télévision et l'arbitre en sera Bernard Pivot(3).

Cette Bretagne, comme il l'a rêvée, aimée, chan-  
tée, pleurée ! Comme il a rêvé pour elle des jours heureux  
et fraternels, dignes et libres, non pas repliés sur le  
passé, mais ouverts sur l'avenir comme sur l'océan, ouverts  
sur l'Europe ! ... Se sachant condamné à mort par un destin  
injuste,(4) il se confie dans "La Vie" du 4 juin 1981.

LE PAYS - "Mon pays, mon cher vieux pays, le temps va venir où  
je ne te chanterai plus. A bout de souffle et solitaire, je ne t'entends déjà plus  
que dans ma mémoire.

(1) cf. La Fête de Nuit - p.9-18 - La rencontre Glen (Glenmor), Arzel (Grall)  
et Kerouac.

(2) Dans le film d'Albert Lamorisse : "Crin Blanc"

(3) Pour le compte rendu voir M. Clavel (article cité).

(4) "Qui, entre mes épaules, a planté cette dague perdue  
pleine de fleurs de sang ?  
Qui, dans ces poumons gâtés  
A fait germer les poisons des fatals tabacs  
et les venins des drogues ignobles "

("La Sône", p. 28)

Jeune homme, je t'avais perdu. C'est à Paris, plus tard, que je t'ai retrouvé. Car il me fallait bien, dans la terrible ville qui broie les êtres, les visages et les âmes, que je recouvre mon identité. Je sus que j'étais breton par ma passion pour la mer et la halle, par ma nostalgie pour les parentages laissés derrière moi et par cette singularité, parfois pétilleuse, de rêver la vie avant que de la vivre. Je ne regrette rien. Ce fut, mon pays, une recouvrance féconde. Une recouvrance humaine, poétique, spirituelle.

Mon pays, le temps va venir où je ne te chanterai plus. D'autres poètes, d'autres écrivains se lèvent sur nos terres. Ils feront battre ton cœur au rythme du monde nouveau. Ils ouvriront les portes de la mer. Ils t'inventeront. Ils t'inventeront, neuf et autonome, dans la marée du monde. Tout commence par le verbe. L'intendance suivra.

Mon pays, le temps va venir où je ne te chanterai plus. Je te rends grâce d'avoir agrandi mon cœur et d'avoir découvert, au spectacle de ton abaissement, l'horreur des grands empires qui taillent et retaillent dans la chair des nations, musellent les paroles singulières, prolétarisent les peuples. Avec bien des compagnons d'audace et de ferveur, je ne t'ai pas chanté pour rien, mon cher vieux pays.

Bretagne ! Aujourd'hui et plus qu'hier, voilà un mot qui dit quelque chose. Plus que le myosotis et autant que la rose..."

"Maghreb" est pour lui un autre "mot qui dit quelque chose". Ce fils des tempêtes et des orages (désirés ?) a été marqué profondément par l'Afrique du Nord : "Tout de même je garde du Maghreb une vigilante nostalgie et porte sa lumière à la semelle de mes souliers. (...) Le Maghreb suscite la fête des corps. Nul écran entre soleil et chair. Une sensualité tantôt furieuse, tantôt tranquille imprègne les êtres et les choses. J'ai vu des matins se lever sur les villes blanches, les enveloppant d'une douceur ineffable, j'ai vu des midis craquer les pierres du djebel et les soirs tomber sur l'ocre, le vert, le jaune, nuançant les couleurs, rafraîchissant enfin une terre altérée, craquée, fouaillée par la fournaise. Ah ! Boire, alors, boire l'eau, les vins, boire la vie, boire la terre, boire les femmes, boire l'amour" et l'hymne à cet autre

pays aimé emplit deux pages entières (Arthur Rimbaud - p. 34-35).

L'Afrique du Nord l'a marqué d'une autre façon, plus tragique celle-là. Ce n'est pas un hasard si ses romans ont pour cadre le Maroc ou l'Algérie. Il analysera lucidement dans la première page du "Cheval Couché" l'importance de la guerre d'Algérie : "Je savais depuis quelques années que j'étais Breton, rien que ça, mais tout ça. La guerre d'Algérie avait tué en moi la haute idée que j'avais de la France. La torture, le spectacle d'un pauvre bougre qu'on trempe dans l'eau croupissante d'un oued, avaient atteint en moi le mythe édifiant et mensonger d'une France libératrice. Il fut long mon chemin de Damas. On ne tue pas si facilement le conditionnement de toute une éducation qui se traduit par l'agenouillement devant Jeanne La Lorraine et l'étude d'un Péguay botté, casquetté, jurant qu'il court à la Marne, sus au Boche, en guerre Sainte ! Et Verdun (mon père). Et "la France fille aînée de l'Eglise" (les curés). Et "Liberté, Egalité, Fraternité". C'est dans la boue et dans le sang algériens que la France idéale commença de s'effriter sur un piédestal que mes vertes années avaient édifié. Je mis longtemps à sabrer ces trop belles images. Et c'est peut-être une certaine enfance que j'extirpais de mon cœur. Dans la rage et le chagrin. Je lui substituais une enfance bretonne à découvrir, à dire, à proclamer" (C.C. p. 15/16). (1)

(1) cf. "Moi, j'imagine que c'est en Algérie que je me suis perdu, que je me suis souillé" (Entendras-tu le vent chanter dans le grand chêne ? - Ed. Mazarine p.143) et plus loin "Et tu marches, Youenn, en pays de Bretagne et c'est l'Algérie de ces années-là qui te hante (...) Et tu sais pourtant, Youenn, que de ta vie maghrébine et finistérienne, tu caches quelque chose".

Il faudrait aussi parler de X. Grall poète critique. Yannick Pelletier lui rend magnifiquement hommage après la parution d'"Arthur Rimbaud" : "Grall dresse une stèle de granit en plein vent pour celui qui fut un fou de Dieu et de Poésie (...) Et Grall de clamer sa célébration à travers les déchirements de ses fulgurances intérieures, fou de bassan hurlant de joie et de colère dans les tempêtes qu'il hante, qu'il chérit et maudit tout à la fois. Enfin, nous voici rendu le radieux visage d'Arthur Rimbaud en qui la grâce se fit déchéance pour reflleurir en gerbe de lumière. Marche au soleil et marche à Dieu : itinéraire rimbaudien que parcourt sur son propre chemin Xavier Grall. Et si vous écrivez au début de votre essai qu'un jour vous avez reçu le coup de Rimbaud, à la lecture d'une "Saison en Enfer" et des "Illuminations", soyez sûr, cher Monsieur Grall, que d'autres jeunes gens, qui vous lisent aujourd'hui, reçoivent de plein foust le choc Grall. De ce choc-là, on ne se remet pas non plus et c'est tant mieux" (1).

Le choc de la poésie. Elle s'étale partout, dans l'oeuvre de Grall. Il s'est voulu voyant, voleur de feu, comme son frère Arthur Rimbaud. Sans doute, comme ces oiseaux mazoutés de Portsall, lui est-il arrivé de dériver dans le noir : "Selon la terminologie célinienne, la féerie serait-elle toujours pour une autre fois ? L'impossible route ! Et c'est peut-être nous qui avons raison quand nous voyons la réalité avec d'autres yeux, la réalité toujours surréelle. Et n'est-ce pas pour la capter que nous nous anéantissons dans de sauvages beuveries ? La réalité est là, elle s'en vient, elle s'en repart. Et nous nous anéantissons nuit après nuit, pour l'êtreindre, cette indicible chose blanche, pure, fraternelle - et le matin nous voit foudroyés, la raison éclatée, le corps à demi-mort".

(1) Armor Magazine n° 128 Septembre 1980.

Et Grall de s'interroger : "Attitude névrotique ou démarche artiste ? Et si la vie elle-même n'était que marche auto-destructrice ?" (1) . En 1980, il posera la même question, à propos de Rimbaud cette fois : "Pour asseoir sa méthode et établir sa maîtrise, fallait-il que le poète embrassât la nuit des débauches et des dérèglements ? Fallait-il tout ce fumier pour délivrer les soleils et pour que les fleurs éclatent ?" Mais quand il écrit sur Rimbaud, l'année qui précède sa mort, il sait la réponse. Il a compris dans la souffrance, l'errance et la désespérance, qu'il avait emprunté des voies sans issue. Pour Rimbaud "Le Poète se fait voyant par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens" (2) . Grall de répliquer : "Oùiche ! Mais un dérèglement véritable peut-il être raisonné ? (...) Tu appelles "toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie". Nul besoin de les appeler, cher Rimbaud, elles viennent rampantes et souvent sordides, battant l'âme et le corps, stoppant l'heure et l'horloge et nous laissant dans un temps immobile, au petit matin mental, dans une dislocation horrible. Quelle torture en effet que de vivre alors avec soi, avec sa tête, avec ses remords. Et, même étendus au soleil, dans la splendeur du monde, on voudrait mourir car nous avons perdu le monde d'avoir voulu trop profondément le sonder" (3) .

Mais il reste Dieu. La poésie devient hymne, litanie, chant de pèlerin dans son errance terrienne :

(1) C.C. p. 98.

(2) A.R. p.87 - Les dix premières pages de "La Fête de Nuit" sont le récit fantastique d'une "nuit de débauches et de dérèglements". "Il croyait en lui, en tout. Traversé d'alcools et d'illuminations. Il était Arzel, barde. (...) Les alcools chantaient des hosannas. (...) La fête inouïe où tous les sens trop longtemps tapis lâchent brides, explosent..."

(3) A.R. p.71

"Seigneur me voici c'est moi  
Je viens de petite Bretagne" (Solo)

Grall lui-même écrit de son dernier poème - et il réunit en ces quelques mots tous les thèmes qui sous-tendent sa vie et son oeuvre :

"A mes yeux, l'aboutissement de la Fête de Nuit et de **Barde Imaginé** c'est Solo. Après les batailles, les carnages, les chevauchées, peut-être n'avaient-ils plus que ça à dire ceux de la Table Ronde, eux aussi : une prière humaine, un matin, au bord de la mer".

"La bouche emplit de crachin et de pluie  
J'aspire au soleil (...) Grâce au soleil je  
porte en moi des villes et des contrées".

Xavier Grall.

Quête de GRAAL

Le matin venait tout simplement  
En Bretagne embrumée

De plein fouet  
La radio m'a frappé  
vague de fond glaciale qui submergea mon  
coeur

XAVIER GRALL EST MORT CE MATIN

La vague s'est retirée  
J'ai entendu le vent chanter dans ton grand chêne  
La ballade givrée de la Grande Partance

MORT

En hôpital imbibé de dolences  
Comme ta mère à la mort lente  
Au corps flétri  
Comme Jean-Arthur Rimbaud  
Tout au terme  
De sa marche au soleil

MORT

En poète  
En voyant  
En croyant  
En sauvé  
En paix

MORT

En petite Bretagne  
En ta Bretagne bleue

MORT

Loin si loin de la mer familière naguère  
Des tavernes aimées du port de Trévignon  
Loin des goémons dont se gobergent les goélands  
Loin si loin de l'Aven de ses tires de ses pleurs  
Des bras cataleptiques du Christ de Trémalo

Ulysse  
ne s'en reviendra pas  
Après son beau voyage  
Pénélope  
Jamais  
ne saura la douceur du retour

Tout Botzulan fidèle fait silence  
Stèle des deux cyprès  
Tempêtes de Beethoven dans les ressacs d'Ouessant  
Bourrasques démoniaques sur gouffres de Plogoff

XAVIER

Ton âme d'écorché  
vif  
Dans ton couloir  
Remise  
s'en est allée  
Au petit jour  
En petite Bretagne

36

Plus jamais  
Pèlerin d'absolu  
Tu n'iras par les friches les landes  
Poussifs poumons pourris  
Pour quêter la lumière

Musiques électriques de Dan Ar Braz l'ami  
Déchaînez-vous  
Dans l'épopée des vents  
Dans la sône des pluies et des tombes

Plus jamais  
Tu ne chemineras  
Par les voies royales fatales infernales  
Vers les auberges accueillantes  
La gnole consolatrice  
Vers les ivresses fraternelles  
Démentielles

Plus jamais  
Ton cœur ne marchera  
Dans la boue  
Les soleils fous  
Djebel de Médée  
Pitié pour les Bougnouls

Plus jamais  
Ton âme  
ne pénétrera  
Dans la chaude litanie des aurores maghrébines  
La tiède nostalgie des chapelles défuntes.

Plus jamais  
Tu n'iras à Portsall  
Mazoutée souillée massacrée macérée  
Iacérée saignée à noir laryngectomisée  
Vive la Blanche Hermine la verdure de la  
mer

37

Ta marche est terminée  
Et toutes tes errances et tes désespérances  
Et toutes tes dolences et toutes tes navrances  
Toute vacance et toute repentance  
Et toute remembrance sur un cliché jauni  
Où tu quêtes en vain

Déjà la mort te presse

Ta Mère tant royale  
Toi Fils de Roi toi Fils de Rien

Voici que tu découvres  
L'Infinie Recouvrance  
Chevalier de la Table Ronde au siècle  
nucléaire

La Quête fut terrible  
Dans les feux des alcools  
Les tendresses humaines  
Dans le grain dur des rocs  
La douceur du maërl  
Dans les prières folles  
Les plaintes les complaintes  
Les ivresses voraces  
Dans les voyances les errances

Voici que tu découvres  
Tout au terme  
Dans le petit matin  
Ton GRAAL

Tout un Djebel Amour qui monte vers le ciel  
Changent les muezzins dans l'aurore qui se lève  
Et les tombes et les pluies et les vents de Bretagne

#### TON GRAAL

Ton Arrée devenu un territoire berbère  
Ton Maghreb des djebels Ta Bretagne aux chemins noirs  
Ensemble confondus en des noces éternelles

#### XAVIER

Qui buvais la Bretagne dans l'Algérie des Fells  
T'écrivais d'Algérie dans ta Bretagne bleue  
Ta marche est terminée

Il tombe ton fardeau des heures ancillaires

Voilà que tu découvres  
Au terme de ta Quête  
Dans l'aube fabuleuse  
Toi Fils de Roi Toi Fils de Rien  
Le "Galliléen des fontaines et des routes"  
Le Ressuscité  
L'Ensoleillé

Et tombe ton fardeau des heures asilaires

René Cloître  
12 décembre 1981.

(Extrait de "Dans le Ressac des jours"  
Ed. La Nouvelle Hermine.)

Oeuvres publiées

- Africa Blues (roman). Editions Calmann-Lévy Paris.
- Cantique à Melilla (roman). Ed. Calmann-Lévy Paris, 1964  
Prix des écrivains de l'Ouest  
Prix de la Ville de Rennes
- Le Rituel breton - Poème lyrique. Le Ponant, 1965.
- Barde imaginé. Récit. St-Quay Portrieux. Ed. Kelenn, 1968.
- Keltia blues. Essai. St-Brieuc. Ed. Kelenn, 1971.
- La Fête de nuit. Roman. St-Brieuc. Ed. Kelenn, 1972.  
Prix Bretagne 1972
- Glenmor. Présentation par X. Grall. Choix de chansons, discographie, portraits. Seghers, 1973.
- La Sône des pluies et des tombes. Poèmes. Guipavas. Edit. Kelenn, 1976.
- Le cheval couché. (Réponse au "Cheval d'Orgueil"). Paris, Hachette, 1977.
- Rires et pleurs de l'Aven. Illustré par Huart. Guipavas. Edit. Kelenn, 1978.
- Stèle pour Lamennais. Paris. Ed. Libres. Hallier, 1978.
- La Fête de nuit - Barde imaginé - Si loin de toi, Tristan - Entendras-tu le vent chanter dans le grand chêne. Edit. Mazarine, 1979.
- Arthur Rimbaud - La marche au soleil. (suivi de la Rimb.) Paris, Mazarine, 1980.

Solo. Edit. Calligrammes. Quimper, 1981.

Genèse - et derniers poèmes avec un dessin de l'auteur (p. 45/46 : projet de l'auteur) - Edit. Calligrammes. Quimper, 1982. (1)

Sous le titre "GENELIEZH", une adaptation en breton, due à Ch. GIRAUDON et P. KALVEZ, a été publiée dans AL LIAMM n° 215 (p. 333 - XI - XII 1982).

"L'inconnu me dévore". Calligrammes. 1984. (2)

Xavier Grall : Et parlez-moi de la terre". Calligrammes. 1983.  
Sélection de billets parus depuis 1974 dans le numéro spécial du journal Le Monde.

"Le rituel breton" 1986 - Calligrammes.

Aux Editions du Cerf

James Dean (Récit)  
La Génération du Djebel (Enquête)  
Mauriac journaliste (Essai, 1960).

Xavier Grall : Les vents m'ont dit" (Cerf/La Vie. 1982) avec la préface de Michel Le Bris. (Anthologie des billets publiés par La Voie de 1977 à 1981).

Bibliothèques Interuniversitaires Villejean - Rennes -

XD 9795 GRALL X. La Fête de nuit, Barde imaginé et deux nouvelles inédites - Paris. Mazarine, 1977, 207 p.

XD 9311 Grall - Le Cheval Couché (Réponse au Cheval d'orgueil). Hachette, 1977. 235 p.

516 376 Grall - François Mauriac journaliste. Paris. Edit. du Cerf, 1960. 109 p.

XD 9978 La marche au soleil (suivi de La Rimb.). Magazine 1980. 181 p.

(1) "J'ai commencé un très long poème, Genèse, célébration lyrique et torrentielle de la planète Terre (Fleurs, Mers, Plaines, Iles, Villes) etc. (...) Je suis crevé, inquiet et si étonné de donner à Genèse une allégresse qui me quitte - Mystère de la création." (Lettre à Michel Le Bris, citée par Philippe Mouazan, dans "Xavier Grall La rage et la tendresse".

(2) Document essentiel pour comprendre l'aventure "spirituelle" du poète, sa quête de l'inconnu (à travers religion, drogue ...).

XD 9777 Stèle pour Lamennais - Paris. Ed. Libres/Hallier  
XD 9602 1978. 124 p.

C.R.D.P.

11949 Barde imaginé  
12017 Fête de nuit  
10371 Glenmor  
13963 Le Cheval Couché - Paris. Hachette, 1977.

Bibliothèque Municipale de Rennes

32664 Keltia blues. Essai.  
(le seul exemplaire que j'aie trouvé !)

Critique

Durand : L.O. p. 288, 289.  
Hamon : "Chantres..." p. 57, 85, 86, 134, 161, 206, 215,  
247, 297, 337, 340, 380, 396/397, 421, 429, 496.  
Le Quintrec : G.H. p. 365 - 371  
Anth. p. 203 - 206.  
Poètes bretons - p. 28 - 41.  
Breizh - Août-Septembre 1980 n° 259 : "Thierry Glon : Xavier  
Grall, l'enfant du grand rêve armorique" p. 12/17 (une étude  
sérieuse sur la poésie de Grall).

Articles écrits au lendemain de sa mort

Rémy Talbot : "Les complices" (Grall et Clavel). L'auteur imagine  
une rencontre entre ces deux journalistes-poètes  
sur le Sillon, puis à la Chesnaie et dans le Port  
de Dinan. Une "réverie" bien conduite, bien  
écrite et qui révèle une excellente connaissance  
de Grall - Revue "Cité" n° 12, mars 1986.

Le Canard de Nantes à Brest n° 126 du 18 au 25/12/81 : Glenmor  
"Un chien fou dans les prairies bleues."

La Vie n° des 17 au 23/12/81. Geneviève Laplagne : Xavier  
Grall - notre ami.

Le Quintrec : La mort de Xavier Grall. Ouest-France du 12/12/81.

J. Ch. Perazzi : Un simple départ. - id. -

Yannick Pelletier : "La marche au soleil mouillé" et Yann Poilvet  
: "Son dernier solo" dans Armor-Magazine  
n°144 de janvier 1982.

Breizh - magazine de la culture bretonne. Genver/janvier 1982  
n°274  
Xavier Grall - Chevauchées solidaires  
Yvonig Gicquel - L'Enfant du Grand Rêve Armorique  
Michel Le Bris - Si près de toi, Xavier  
Erwan Picard - Lamento pour un barde  
Yvon Le Men - Que peux-tu craindre de plus terrible  
que de vivre ? (Noël 1981)  
Yvon Le Men - Solo ou le chant sacré  
Youenn Gwernig - Un frère qui hurlait comme moi  
sa rage.

Gwenn ha du - Journal nationaliste breton, février/mars 1982,  
n° 29. Xavier Grall n'est plus.  
Anne-Marie Lenars : Hommage à Xavier Grall  
G. Durend : Le cheval s'est couché  
E. Picard : Lamento pour un barde.

Vivre au pays - (PSU) n°906 du 15 janvier - 15 février 1982  
M.K. : Marv Xavier Grall (article en breton)  
G. Durend : "Le cheval s'est couché"  
Jean Bars : "Xavier Grall".

Arthus n° 9 - hiver 81. "Je te souviens Xavier" par Glenmor

Breizh - Mars/Avril 1982 n° 276.

Dihun - Rummad/Nevez / Meurzh - Ebrel 1982 n° 109

"Anjela Duval ha Xavier-Vari Grall : dorn ha dorn, stok ouzh an enez" de G. Lagadbran

Bleun-Brug : n° 228 2e trimestre 1982 (avril, mai, juin)  
Xavier Grall (p. 17/18).

N.B. : Je signale enfin un article paru dans Bretagnes n° 6. Newez Amzer 1977. (Directeur de la publication : Paol Keineg). L'auteur de l'article : "Le bidet de mélancolie" se montre très dur, très caustique en rendant compte de l'ouvrage de Grall : "Le Cheval Couché" et en renvoyant dos à dos Hélias et Grall : "Ils nous donnent aujourd'hui le spectacle d'un fabuleux kan-ha-diskan".

En 1983, vient de sortir : "Xavier Grall, la rage et la tendresse" par Philippe Mouazan Editions Nature et Bretagne, à Quimper. En présentant cet ouvrage, Le Quintrec précise dans Ouest-France du 6 avril 1983 : "Entre la rage et la tendresse, Xavier Grall avait fait une place à l'oeuvre. Elle vibre -verbe et vertige- dans Solo et Gênes, jusqu'à donner à la bretonnitude son expression la plus haute, je veux dire la plus universelle".

#### Discographie

La Sône des pluies et des tombes (Velia 22 300 23)

(Allez dire à la ville - Qui entre mes épaules ? Les marins - Tristan Irish blues - Marais de Yeun Elez - Bonsair l'hôteuse - Les saisons - Amour kéré - Le passeur) avec les voix de Matifis Peterson et Catherine Grall - Musique de Yvon Lavalou (orgue électrique) et Per Alliez (percussion).

Dan Ar Braz : Allez dire à la ville - (Hexagone 88.3009)

("Un disque absolument fascinant" selon Harmon. "L'événement musical le plus marquant l'an passé en Bretagne reconnu unanimement par l'ensemble de la presse bretonne et hexagonale" : Le Peuple breton n° 188 du 15 juillet au 1er septembre 1979).

Anne Vanderlove - (Velia 22 300 50)

Bretagne terre des poètes par Yves Philippe - Undisc CRDP  
DL 3405 "Je t'adjure, toi..."

#### Spectacles

Yvon Barbeau : Barde imaginé

Yvon Barbeau : Solo

Richard Payonne : "Ma vie sans moi"

"Xavier de toutes les Bretagnes". Tombées de la Nuit,

Rennes, 1982 (1).

"Paroles d'un croyant". Livre Vivant, Fougères, 1982 (2).

(1) Cf. compte rendu d'Ouest-France, 7 juillet 1982 (édit. Rennes).  
"Le duc Xavier en son palais".

(2) Cf. Ouest-France, édition de Rennes, 28/29 août 1982.

### "Genèse" présentée par France-Culture

France-Culture, dans son émission "Panorama" du 29 juin 1982, présentait ainsi Xavier Grall et "Genèse" :

- "Xavier Grall à présent, Jeanne Grinchant, à partir et à propos de "Genèse", "Genèse" qui est un recueil de poèmes on peut dire. Enfin, "Genèse" est un grand poème et puis ensuite il y en a d'autres dans le même livre.
- Oui, il y a d'abord le Premier, Deuxième et Troisième chants de "Genèse", puis dans la deuxième partie quelques poèmes. Mais on peut dire surtout que "Genèse" est davantage un projet plutôt qu'un texte. Ce devait être un livre immense. On se souvient que Xavier Grall a disparu il y a peu de temps. Il avait commencé de rédiger un recueil très ambitieux. Et ce livre est juste le début de son travail. Ce sont les premiers jets. L'auteur avait lui-même noté : "Il y avait" et établi en face une sorte d'inventaire de tout ce qui se passe au début de l'Homme, comme pour bien marquer ce sur quoi peut se fonder la sagesse que, sans doute, lui-même cherchait désespérément. Alors il y avait d'abord les éléments bien sûr : les Fleuves, la Mer, la Terre, le Soleil, le Givre et puis il y avait aussi toutes les traces laissées par l'Homme : la Musique, la Pensée, les Villages - et ce qu'on retrouve dans ces trois premiers chants ce sont les éléments et les sentiments qui sont alliés d'ailleurs de façon très caractéristique à la Terre.
- Alors dans la deuxième partie, il y a des poèmes qui sont peut-être plus achevés.
- Dans la deuxième partie, il y a des poèmes qui sont beaucoup plus achevés, notamment un très très beau poème sur "Les Déments" qui sont les paumés de Bretagne, qui sont aussi tous

ces gens qui errent en Bretagne, qui sont Bretons sans être reconnus par les Bretons eux-mêmes. Et puis il y a surtout un petit quatrain final qui résume assez bien et cet ouvrage et aussi sans doute toute l'oeuvre de Xavier Grall (1), qui peut également servir d'épithaphe au poète. Alors je vais le lire :

" Ne parlez pas de moi (2)  
Sur ma tête mettez une pierre  
D'argile blanche  
Et parlez-moi de la terre ". (3)

1)Opinion qui me semble très discutable. Cf. les thèmes relevés par Yvon Le Men lui-même dans la présentation de l'hommage à Xavier Grall aux Tombées de la nuit (5 juillet 1982) à Rennes.

2)Le texte véritable est :

"Ne me parlez pas de moi".

Un mot oublié par Jeanne Grinchant et le sens du poème est totalement transformé, dénaturé !

3)Retranscription fidèle de la présentation de l'ouvrage de Xavier Grall par France-Culture.

### Hommages

En 1981, la ville de Rennes, aux Tombées de la Nuit, rendait hommage à Xavier Grall et Yvon Barbeau disait, chantait, hurlait, pleurait, priait "Solo". Grall lui-même écrivait de Barbeau : "Pourquoi m'imagines-t-il, me réinvente-t-il ? Il y a tant d'auteurs !

Peut-être a-t-il trouvé dans mes textes la Bretagne des tempêtes qui s'invente des matins après de siècles de mort, d'abêtissement et de déréliction. Car tout est là : la Bretagne est d'abord une récréation poétique. Nous sommes les assassins du "Régionalisme littéraire", cet alibi des colonisateurs. C'est peut-être gagné, aujourd'hui les portes s'ouvrent. Tout, partout commence par les poètes. Les politiques suivent.

Rennes, le 5 juillet 1982, a de nouveau rendu hommage au poète disparu, dans le cadre des Tombées de la Nuit, dans la salle du Parlement de Bretagne (qui était comble). Le spectacle, intitulé "Xavier de toutes les Bretagnes", comportait trois parties :

I - Les bardes amis de Grall (Youenn Gwernig, Dan Ar Bras, Glenmor).

II - La marche au soleil (de Yvon Le Men, mise en scène de Hubert Lenoir). "C'est, explique Yvon Le Men, l'histoire d'un itinéraire, celui d'un homme qui, sorti des ténèbres, se dirigea vers la lumière au travers de ses colères, de ses tendresses et de ses contradictions. J'ai choisi pour cela les textes de Xavier les mieux adaptés à l'oral où l'on retrouvera ses thèmes majeurs : la guerre d'Algérie, l'universalité, les poumons, le Christ, Rimbaud, le personnage de la Mère, le journalisme et bien sûr la Bretagne".

III - Solo. Cantate pour voix chantée et voix parlée. Poème de Xavier Grall, adapté par Patrick de la Buharaye. Musique de Louis Dumontier.

J'ai écrit plus haut le mot "spectacle". En fait la soirée tint plus de la cérémonie religieuse "à la mémoire de Xavier Grall" : l'assistance était recueillie, et Yvon Le Men, en particulier, sut rendre hommage avec ferveur à son ami en allé. Henri de Grandmaison, le lendemain, dans "Ouest-France" concluait en ces termes son article :

"La nuit de Rennes, ce soir-là, a été habitée par Grall : vrai ! c'était un dieu. Si on ne le savait pas encore, Le Men l'a proclamé" ... (1)

Mais pourquoi donc faut-il attendre que meurent certains poètes pour qu'enfin on reconnaisse leur "royauté" ?

Fougères, lors du VIème Festival du Livre Vivant, a, en août et en septembre, présenté "Paroles de Croyants", "Oratorio fantastique pour le bicentenaire de Lamennais". Composition dramatique et mise en scène de Michel Philippe sur un texte de Xavier Grall : "Stèle pour Lamennais" avec des extraits de l'oeuvre de Félicité de Lamennais, une scène de "Les Aïeux", drame de Mickiewicz, des pièces pour piano de Franz Liszt et des extraits de "La Cantate du Bout du Monde" de Per-Jakez Hélias et Jeff Le Penven. Là encore, la salle écouta avec ferveur éclater le texte coloré et puissant de Grall. J'ai apprécié que Fougères réunisse "les deux célèbres écrivains bretons".

(1) Ouest-France du 7 juillet 1982, édition de Rennes. "Le duc Xavier en son palais".

G. Gutton écrit au lendemain de la première représentation (1) :

"Tous ces effets visuels et musicaux ne font qu'exalter la primauté du verbe. Celui de Xavier Grall démultiplié par la voix de sept récitants. "Moi, pauvre catholique celte, incertain et buissonnier..." il m'arrive, dit-il, "d'appeler de mes vœux d'une âpre espérance, l'avènement du spirituel dans ce monde traversé d'horreurs matérialistes." Fervente quête humaniste et poétique sur le chemin de laquelle il trouve Lamennais dont il parle comme si le vieux "Féli" se réincarnerait en lui (2). C'est très beau, souvent bouleversant. Et quel que soit l'état d'esprit initial du spectateur, il ne peut que se laisser emporter par cette prose, son engagement et ses fulminations mêlées de tendresse".

(1) Ouest-France, édition de Rennes, 28-29 août 1982 : "L'hommage de Fougères à Lamennais et à Grall. Les grandes orgues de la fraternité".  
Pour la présentation du spectacle, lire Ouest-France, édition de Rennes du 26 août 1982 : "Première demain soir à Fougères".

(2) Remarque très pertinente. En écoutant le texte, je me suis souvent demandé si Xavier parlait de lui ou réellement de Féli. Ainsi : "Homme de tempête, c'est un Breton : il porte en lui, avec le crépuscule l'espérance de l'aube."

#### Complément

"Hommage à Xavier Grall" par Yves Philippe - Emission de Radio-Armorique (durée : 1 heure) décembre 1981.

"Grall" par le poète André Laude, avec Geneviève Laplagne, journaliste à La Vie - Dans la série "Pour ainsi dire" - durée : 30 mn. France-Culture - 23 décembre 1985. (Emission rediffusée en 1986).  
André Laude y présente Grall le journaliste de l'Eternel. Il insiste sur l'attrance de la mort et, en même temps, son amour de la vie .. Il rappelle le calme étonnant de Xavier Grall au moment de sa mort, après avoir souligné "l'humiliation de la maladie" .. Emission émouvante et affectueuse d'un poète et d'une journaliste qui ont bien connu Grall, l'ont apprécié et aimé.

"Xavier Grall" - émission spéciale de "Danger Poésie" et de "La Bretagne au Bois dormant", par Nicole Laurent-Catrice, Christian et David .. Radio-Alpha de Rennes - 12 décembre 1985.  
L'émission s'ouvre sur Xavier Grall disant le poème "Bonjour l'hôtesse" .. continue sur des témoignages de Geneviève Laplagne, Michel Le Bris, P.J. Hélias, Le Gouic, Alain Guel, le peintre Gonzales, Yvon Le Men, Gwernig .. Présentation de la vie de Xavier Grall.  
Une interview de l'auteur qui parle de la particularité bretonne et celtique du monde, de son enfance très janséniste ("le catholicisme, tel que je l'ai connu dans mon enfance, c'était quelque chose d'atroce, le jansénisme le plus rigoureux"), "Le Cheval d'Orgueil" ("un livre très beau sur certains points, mais très dangereux"), la Bretagne des ports, mai 1968 et la renaissance des valeurs celtiques, la révolte des Bonnets Rouges .. Puis les trois présentateurs "dialoguent" sur la pensée de Grall telle qu'elle apparaît dans "Le Cheval Couché."

#### En préparation :

- Yves Loisel, journaliste, à Morlaix, du "Télégramme" a entrepris d'écrire une biographie de Xavier Grall.
- Une thèse de 3ème cycle à l'Université de Haute-Bretagne : "Xavier Grall mystique".

### Barde imaginé

(...) Je dis parfois les malheurs du temps. On m'écoute dans les bourgades. Les corbeaux cinglent, me frôlent de leurs ailes et de leur bec puant. Ça ne fait rien. Je me nourris d'herbes, de grains de maïs et de sarrazin. Comme mon chien. Nous empruntons les chemins de prunelliers, les routes secrètes, les artères cantonales que peuplent les geais. Vagabond, bohémien. Ah j'aurais pu être brigand, roi nègre, nomade ! Je me souviens des méharas, des oasis là-bas. El Goléa ! Mes sables, mon royaume perdu ! Je ne comprends pas ce monde. Je rejette cette fabrique de bourgeois, cette civilisation du lavabo et de la pilule. Plutôt s'évader. Je célèbre toute goélette, je salue toute marée haute. J'ai faim des files. J'appelle sur nos Basses Villes le jazz furieux des B 47. Et si je m'en retournais au pays berbère, si je reprenais ma place dans la musique des rapsodes, si je rentrais dans le choeur sauvage. La terre pour religion, la danse pour liturgie. Je rêve. Des vers ont dû grignoter ma raison. N'importe.

Cela ne me sera pas enlevé, cette amitié des saisons, ces noces avec le soleil, cette farandole dans les vents. On ne m'enlèvera pas tout. Ni cette haine des mensonges, ni ce mépris des sépulcres. La pureté est violente, subversive. Tant pis.

Je marche toujours. Parfois j'imagine que je réside en la terre promise, dans une prairie fraternelle, avec des hommes et des femmes s'aimant dans le remuement des feuilles et la douceur de l'aube, et que tout est bon. Des bêtes luxueuses foulent l'herbe. Les troupeaux donnent leur lait sous les arbres. Nulle douleur, nulle laideur, nulle faute. Mais mon chien me tire plus fort et je retombe aux ténèbres.

Je me souviens de la Lorraine, lonla lonlaine. Et du Rhin charriant sa lie entre les collines. Des escoua-

des de guerriers descendant aux pillages. Tout ce lyrisme rouge en marche. Je me souviens des matins du Maghreb hissés à la gloire du jour par l'appel du Muezzin. J'ai voulu pousser les portes de toutes les mosquées, entendre le chant de toutes les troupes, boire à toutes les auberges. Le Nord, le Sud... Mais tous les vins me furent amers. Le rêve est une farce mais la réalité est une plus grande farce encore.

Allons, marchons, crevons... Nous arriverons bien un jour, là où il le faut. Les chiens sont moins trompeurs que les hommes. Il n'y a qu'à les suivre.

Chercher son âme, quelle idée saugrenue. Qui me suivra sur ces sentiers-là ? Qui imitera ma quête ? S'il est une chose que les hommes détestent, c'est bien cette flamme qu'ils tuent tous les jours, qu'ils flanquent sous le boisseau. J'ai vu naguère le monde de près, cette vaste poubelle. J'ai chroniqué dans la chose politique, interrogé les notabilités républicaines. Ceux-là aussi, ils avaient des yeux partout, gélatineux, plus accrocheurs que des grappins, ces yeux qui me prenaient. Mais je ne voulais point rentrer dans leurs calculs. Je me libérais de leurs séductions et, aveugle, je me réjouis de ne plus les voir.

Je marche toujours. C'est sûrement une contrée jadis aimée, jadis connue. Dans l'autre vie, j'ai dû habiter les terres où je circule aujourd'hui avec mon chien. Ça, je le sens. J'ai du flair, vous savez. La mémoire du monde, je la porte dans mes narines aux aguets. Je reconnais l'arôme des chênes fanés, le parfum des âtres mouillés par les pluies et j'entends la flagellation sèche des genêts sur la joue drue des landes.

Je dois avoir un pays à moi, une langue à moi, une principauté à moi quelque part. Je dois aller vers elle, guidé infailliblement par mon chien. Dans quelle flibuste me suis-je engagé jadis ? Dans quelle troupe ai-je combattu ?

Dans quel clan suis-je né ? Qui m'apprendra mon nom perdu ? Mon âme une fois retrouvée, pourrai-je enfin m'appeler par mon nom ? Je crois que j'aime la terre et la mer, je crois que j'adore tout ça qui a poids et mémoire, tout ça qui fleurit et qui meurt sur les talus, je crois que j'aime les saisons sur le pavois des rives. Je crois vraiment au trésor caché ici ou là, quelque part, pas très loin. Je brûle. Barde imaginé, je m'imagine, je me refais, chantant, célébrant, je me refais, me cherchant, je me reconstitue. Je trouverai enfin ma patrie. Fini l'orphelinat, le temps de la servitude et de l'aplatissement. Cloporte, je ne serai plus cloporte. Glory, alleluia !

Je fus trop longtemps absent à moi-même, c'est sûr. A présent, je me ressaisis. C'est épatant.

Là-bas quand je me présenterai, comment me recevront-ils ? J'ai mine mauvaise, des yeux crevés, effrayants paraît-il. Mon manteau râpé, mes godillots pourris, mon pull en débîne ! Je suis propre pourtant. Je ne rate jamais une source. Je me lave dedans, avec mon chien. On verra bien. Quand j'aurai retrouvé mon âme, tous ces détails vestimentaires se résoudreont. Je serai léger, un voile de communicante.

Ah, la marche ! Les villages surpris par mes pas, les murs renversés par mes paumes. J'aime marcher à l'aube, avant que ne claquent les volets, juste avant le kaloc kaloc des charrois et le cri des chevaux. A cette heure-là je suis presque pur. C'est l'heure du cristal.

N'empêche que la maréchaussée est à mes trousses. Parfois des hommes revenant des champs me disent de prendre garde. Je leur obéis. La barbouzaille, la flicaille, la gardarmeraille ne me retrouvera pas. Je ne vois jamais cette troupe que comme un alignement de fesses énormes, molles

comme chiques, collées les unes aux autres, torchées d'ordres de mission, un mur de constipations compact. Image même de l'imbécillité. Et dire qu'ils livrent le monde à cette maçonnerie fessarde !

Barde imaginé, 1968.

1ère parution de "Barde imaginé"

Revue Ar Vro - n° 39-40 XII 1966,  
n° 41 III 1967,  
n° 43 VII 1967.

### La fête de nuit (1972)

Il était tout contre elle, recroquevillé dans la courbe de ses reins, enfantinement, comme s'il eut voulu lui confier son destin. Il renonça à l'interroger, à éclaircir le mystère dans lequel elle semblait se complaire. Il voulait dormir, enfin dormir en elle, avec elle. Et puis il quitterait la ville et la contrée d'exil. Il s'établirait définitivement sur ses terres du Ménéac. Il écrirait. Il travaillerait. Il pèserait chaque heure du jour à la balance de son cœur. Ce serait l'hiver, la grande saison de l'esprit. Il entretiendrait son feu. Il giterait dans la paisible résignation de l'hiver. Il laisserait tomber les armes de fureur. Il attendrait la mort, le grand voyage de la mort, ne maudissant rien, bénissant tout. Mais voici que Mona transformait les données de ce départ trop tranquille. Elle était là. Elle le suivrait - et si elle ne le suivait pas son image l'obséderait au point qu'il n'aurait point de paix. Il était pris. Par sa beauté, et toute son étrangeté et toute sa force. Elle était la mer et il était Ys. Il se vit à merci, à merci de l'amour. Il déplora la fête de nuit où Glen l'avait entraîné. Il ne tenait pas son âme, il ne tenait pas sa route. Bateau toujours ivre. Ivre des autres. Les autres, frères et bourreaux tout à la fois.

Finistérien, nul ne l'était plus que lui. Fils du bout de la terre, extrême occidental, enfant du grand rêve armorique. Après les promontoires du Van et du Raz, régnaient les eaux ! Les grandes eaux atlantiques pleines de la colère d'un monde inachevé, d'un cosmos travaillé par l'esprit. Quand les ouragans craquaient dans les vergues des nues, les oiseaux criards de Plogoff portaient dans leur bec l'appel des morts. Les vivants ne disaient rien dans les mesures basses. Dieu régnait par le truchement d'un océan ivre de puissance. Il était de ce peuple qui avait entendu la musique magnifique de la mer avant celle des hommes. Sa munificence, sa tristesse

l'avaient éduqué. Il était Finistérien, ce qui voulait dire en transit entre deux mondes, balancé entre celui des étoiles et celui des blés. Riverain, il l'était, riverain de l'infini, pensionnaire des tempêtes et des pluies mais tout nostalgique de soleil et de paix. Il tenait les deux bouts de la condition humaine. Finistérien, il l'était jusqu'au fond du cœur quant à l'écoute des soniou et des ballades les larmes lui venaient, qu'il cachait pudiquement derrière un verre de rouge. Il l'était encore par la montée de la fureur en son âme quand il marchait dans la ville qui ne le comprenait pas, qui l'avait rejeté, la ville qui ne savait ni le vent ni la lame, ni le chant inquiet des arbres au levant du granit. Barbare, il l'était. Il le resterait. Il mourrait barbare. Le monde avait été truqué par les puissances de l'argent et les abstractions juridiques. Finistérien, il le resterait, saluant Argol et Rosnoën et Landévenec, et les caps et les rades. Il le resterait dans ses implorations qui se joindraient à celles des ajoncs flagellés par les brises et jamais détruits. Il le resterait dans sa sensibilité. Il était sable et maërl et tout s'imprimait en lui, malheurs, triomphes, désespoirs, espoirs. Les jeux étaient faits - et si douloureux fussent-ils - ils le conduiraient à son achèvement, par-delà le sang des jours, par-delà le sang noir des nuits, par delà son prochain fatal chargement dans le tombereau de l'Ankou. Défini par la plainte des talus et la colère des vagues, traînant dans ses veines une sève paysanne barattée de noroits, il avait voulu s'identifier avec son pays contre les temps obscurs de la technique et de l'anonymat. Chantant sa patrie, il s'était chanté. La communion avait été poétiquement parfaite, même si elle lui avait laissé dans la bouche quelque goût d'amertume. Il savait que tout commençait par les aèdes et que ses paroles ne se perdraient pas dans les nues. Viendraient les temps de révolte qu'il contemplerait avec ravissement du fond du séjour des morts. Une simple question d'optique :

Finistère, cela pouvait aussi vouloir dire le début du monde. Ouessant, un jour, prendrait sa revanche et de nouveaux Vénètes vaincraient César, les souffles leur étant cette fois favorables. Et le feu père, le tantad rituel brasillerait à l'orée des bois, appelant les ploucs moqués, les fils de rien, les enfants de nulle part à retrouver l'honneur de vivre en ramassant des armes.

Arzel jeta ses bras autour des reins de Mona. Elle se retourna, lui sourit, l'invita à l'aimer encore. Il la prit une troisième fois et appliqua son gai savoir à se tenir longtemps en elle, triste, glorieux, vaincu, vainqueur, à la fois Ys et Océan. "J'irai voir la mer", pensa-t-il. Puis il s'endormit sur les fourrures baignées par les rayons de midi.

Au moment où il a écrit ce billet, Grall a quitté Sarcelles avec toute sa famille. Il vit à Landivisiau, sa ville natale, "en transit entre les songes et la réalité, entre hier et demain". Deux mois plus tard, il découvrira Botzulan.

#### Conte

"Mes filles, que mettrai-je donc dans vos sabots ? Ces jours sont rudes qui ne savent pas où nous serons demain. J'ai attendu des droits d'auteur qui ne sont pas venus. Que mettrai-je dans vos sabots ?

Voulez-vous des rêves ? Alors là, allez chercher vos bottes les plus hautes. J'en ai plein la hotte ! Mais, dites, ne pensez-vous pas qu'il suffit comme ça ?

Mes filles, que mettrai-je donc dans vos sabots ? Mon vieux stylo ? Ma montre ancienne ? Le premier bave. L'autre ne sait plus l'heure, ni l'ancienne.

Voulez-vous des souvenirs ? Je fus prince au royaume de nulle part. C'est ma convenance. Il y avait des routes jolies. Et des chansons. Il me faudrait la recouvrance ...

Mes filles, que mettrai-je donc dans vos sabots ? Des croix ou des romances ? Ou bien mon espérance ?

Une maison, ce serait bien, ou une fontaine, ou une étoile. Peut-être faudra-t-il attendre une semaine. Et les rois de la myrrhe, de l'encens. Et de la marjolaine.

Mes filles, que mettrai-je donc dans vos sabots ? Voulez-vous l'Herminie ou le Pérou ? J'ai des pays plein la tête, en voulez-vous ?

Mes filles, que mettrai-je dans vos sabots ? Au fil des peines, j'éternue des enchantements. Voulez-vous les lacs et les bois ? Voulez-vous Brocéliande ? Dans les manoirs meurtris revivent les lampes. Et sous le vent d'Arthur les portes battent. Voulez-vous les féeries ? Et les danses ?

Mes filles, le Christ vient, que mettrai-je dans vos sabots ? Quelle flûte ou quel rubis ? Quel or ou quel argent ?

Et si je mettais l'enfance ? Tout simplement ..."

19-XII-73

LE BILLET D'OLIVIER  
LE CHRIST JAUNE

On ne connaîtra jamais l'artisan génial qui sculpta et peignit ce Christ-là. On l'appelle le Christ jaune. Il est cloué depuis des siècles dans la chapelle de Trémalo. Les poètes n'ont pas su dire l'étrange pitié de ses traits - une pitié comme étonnée d'elle-même. Il n'ont pas su dire le réalisme de son supplice : les stries de la poitrine où coigne l'asphyxie, l'élanement des bras raides, rigides, cataleptiques. Ne venaient ici, naguère, que la troupe radieuse des pardons. Et les bouches qui fleuraient le cidre et le froment, affamées de paradis, entonnaient des cantiques sans larmes. Ah ! les accents, les voix, les triomphes, là, sous le silence de la mise à mort...

Si je sais encore prier, c'est ce Christ-là que je prie. Un jour, je lui ai confié ma femme et mes enfants : "Prends-les, moi, je n'en peux plus..." Et en cette semaine sainte que je sens sur les ailes du soleil, c'est encore lui que j'aimerais visiter.

Christ, tu es jaune puisque les blés sont jaunes quand la chaleur d'août les a mûris. Tu es jaune comme le visage de ceux qui agonisent. Tu es jaune comme les lacs de l'Orient. Jaune comme la broderie de nos gilets anciens. Jaune comme les bannières de genêts dans la cascade des talus. Tu es mon voisin, écoute-moi...

Mais non, je me tais. Il y a des secrets que je ne saurai confier ici. Un jour, je te dirai. Je te dirai mes désirs noirs, mes si grises peines, et mes jeunes pensées.

Il faut aller chercher la clé de ta demeure dans la ferme d'à-côté. On ne devrait jamais fermer un sanctuaire. Celui-ci, Christ de Trémalo, j'aurais aimé qu'il fût le refuge du vagabond, l'asile du barde, le lazaret du chien malade. Ne meurs pas, ne meurs plus. Gonfle ta poitrine de tout le soufflé de la mer. Redonne à tes bras la ronde vigueur de tes trente ans. Et que tes lèvres, prophète, murmurent encore l'alliance splendide de la terre et du ciel.

Christ jaune, descends de ta croix ! Et marche avec nous, sur nos chemins bleus...

La Vie, Avril 1975.

LA PLAINTÉ DU CHRIST JAUNE

Des vers dans les yeux, des araignées  
dans les plaies  
Hommes oublieux, que je jaunisse  
et agonise  
J'entends vos ingrats kenavos  
à Trémalo

Mon bon larron fut Paul Gauguin  
génial voyou  
Il sut peindre mes sanglots mon chagrin  
pauvre fou

A présent j'attends Paul Verlaine  
Il prendra ma vieille peine  
car il m'aima dans son cachot

Rites et pleurs de l'Aven  
1978



ALLEZ DIRE A LA VILLE

A Paul GUIMARD

Terre dure de dunes et de pluies  
c'est ici que je loge  
cherchez, vous ne me trouverez pas  
c'est ici, c'est ici que les lézards  
réinventent les menhirs  
c'est ici que je m'invente  
j'ai l'âge des légendes  
j'ai deux mille ans  
vous ne pouvez pas me connaître  
je demeure dans la voix des bardes  
O rebelles, mes frères  
dans les mares les méduses assassinent les algues  
on ne s'invente jamais qu'au fond des querelles

Allez dire à la ville  
que je ne reviendrai pas  
dans mes racines je demeure  
Allez dire à la ville  
qu'à Reguénès et Kersidan  
la mer conteste la rive  
que les chardons accrochent la chair des enfants  
que l'auroch bleu des marées  
défonce le front des brandes

Allez dire à la ville  
que c'est ici que je perdue  
roulé aux temps anciens  
des misaines et des haubans  
Allez dire à la ville  
que je ne reviendrai pas

Poètes et forbans ont même mesure  
les chaumes sont pleins de trésors et de rats  
on ne reçoit ici que ceux qui sont en règle  
avec leur âme sans l'être avec la loi

les amis de grands vents  
et les oiseaux perdus  
Allez dire à la ville  
que je ne reviendrai pas  
Terre dure de dunes et de pluies  
pietres levées sur l'épiphanie des maïs  
chemins tardus comme des croix  
Cornouaille  
tous les chemins vont à la mer  
entre les songes des tamaris  
les paradis gisent au large  
Aven  
Eden  
ria des passereaux  
on met le cap sur la lampe des auberges  
les soirs sont bleus sur les ardoises de Kerdruc  
O pays du sel et du lait  
Allez dire à la ville  
que c'en est fini  
je ne reviendrai pas  
Le Verbe s'est fait voile et varech  
bruyère et chapelle  
rivage des Gâëls  
en toi, je demeure.

Allez dire à la ville  
Je ne reviendrai pas.

La Sône des pluies et des tombes

1976

LES PLUIES

A MELENN

Pluies  
peines tremblantes  
sur les tombes

Pluies  
joies riieuses  
des jeunes yeuses

Pluies  
îres gamines  
des ravines

Pluies  
nues bretonnes  
monotones

Pluies  
larmes de suie  
dans la nuit

Pluies  
rages vitiles  
sur les tuiles

Pluies  
mer d'Iroise  
sur l'ardoise

Pluies  
plaques marines  
des salines

Pluies  
stèles ardentes  
dans les sentes

Pluies  
patientes fleurs  
des demeures

Pluies  
paix tranquille  
des petites îles

Pluies

La Sône des pluies et des tombes

NOUS TE FERONS

A KATELL

Nous te ferons, Bretagne  
Avec des mots drus comme les grêles  
Avec des mots tranchants comme les faux

Peuple de la Quatorze  
Peuple de sacristains  
Peuple de crepauds  
Nous baillonnerons la bouche de tes glas  
J'entends venir l'aurore  
Au blason des bruyères  
J'entends venir la houle  
A l'ardoise des lochs  
En te nommant Bretagne  
Nous te donnons figure  
Nous te ferons patrie  
Avec des mots plus forts  
Que les résines du Québec  
Nous te ferons nation  
Avec des mots plus âpres  
Que le cri des Kabyles crucifiés

Nous te ferons, Bretagne  
Avec des mots plus doux  
Que la chair des grenades  
A bruit de révolte  
Nous déferons le bal des corbeaux  
Pour construire ta demeure  
A ton image, à ta semblance

On ne peut pas toujours prendre le train des autres  
On ne peut pas toujours tirer le vin des autres

Nous te ferons, Bretagne  
Avec des paroles plus chaudes que les fruits de Vera Cruz

Avec des fibres plus dures que l'ébène du Mali  
Avec des livres plus vastes que le vent des Gaëls  
Nous te ferons, Bretagne  
Avec des mots allègres comme des auberges  
Nous te ferons.

La Sône des pluies et des tombes

AMOUR KERNE

A l'Ordine

Je te prendrai dans l'émotion des landes  
muette tu embrasseras ma terre  
Je te prendrai dans la clarté des fontaines  
avidement je te boirai

Tu portes mes amours mauves  
dans la source des prunelles  
écoute  
les ajoncs et les plantes  
vont chanter pour nous deux  
la nuit fertile, la plage fraternelle

Nous referons cette Cornouaille mortelle  
secrètement  
dans le lit des hautes herbes  
je te prendrai dans la grange verte  
et ton corps aux semences mélangé  
concevra tout un pays de fougères  
et de genêts.

Ma belle amie sur la grève allongée  
comme moi désire la mer  
laisse-toi chavirer sous le vent des navires  
dans la laine fragile des pluies  
je te prendrai encore  
tes bras ruisselant de désirs  
serreton la bruyère de mes veines.

Je te prendrai dans l'allée des grands chênes  
sous tes reins efface la peine des tombeaux  
il faut vaincre la mort au lever du soleil  
chaque matin prends la vie à belles mains  
dans ton regard affamé de merveilles  
recréée pour moi les paysages que j'aimais

O femme, ma bourgade de gamines  
mon dimanche d'écolier, ma chaumine  
mon amour mauve, mon beau gilet  
brode des bleuets sur le lin des détresses  
et couvre-moi de la liasse des grands arbres  
afin que je t'aime encore, une prochaine fois.

La Sône des pluies et des tombes

### Un conte ...

Il était une fois un petit cheval qui se tordait la crinière et se crevait le coeur de n'être pas entendu des hommes de son pays. C'était un grand pays, étrange et perdu. Tout bordé par la mer. Il en proclamait la beauté. En vain. On se riait des hennissements. On le laissait ruer. On en riait parfois. Après tout, c'est peut-être comme ça : nul cheval n'est prophète en son pays.

Et puis un jour, presque miraculeusement, ses plaintes et ses colères furent entendues, écoutées. Il en souffrit un peu puisque ses fureurs il les avait tournées contre un autre cheval, de gloire celui-là, qui broutait dans la prairie d'à côté. Il en souffrit, mais en tira quelque bonheur puisque sur cette terre-là, comme sur toutes les terres de l'univers, se mêlent le noir et le blanc, les larmes et le rire. On vint le voir. On le flattait. On s'émut de la force de quelques-uns de ses cris. De son obstination. De sa course vers la mer, la contrée de Dieu. Et puis ...

Et puis un autre jour, il en fut las. Lui qui se voulait altier et rétif, bondissant, écumant, il eut envie enfin de se reposer. Et de se taire. Rien n'était pur dans le royaume des humains, même pas dans celui de Bretagne. Ses sources ? Tout le monde venait y boire, même les bouches les plus sales. Ses yeux, on voulait y lire de la cruauté quand c'était une tendresse blessée. Oui, tout en lui, soudain, fut blessure. Le cheval d'à côté, qu'il avait combattu, il eut envie de lui dire : "Pardonne-moi, je suis moche ..." Il n'osa pas.

Alors il se dirigea tout au bout du domaine. Là où les chevaux de son parentage avaient vécu. Il se trouva plus seul que jamais. C'était l'automne. Les feuilles d'un grand chêne tombaient sur son encolure, les herbes jaunissaient sous ses sabots. Ses oreilles, il les pointait vers la mer toute proche. Nulle course, nul cri. Seul le large avait le droit de bondir, de parler. Le large en Bretagne ...

"Il n'y a que Dieu, se disait le petit cheval, lui seul ..."  
Et sa jeune gloire, il la broya dans son amer silence. Pour la tuer.

La Vie - 5-VII-77

### A L'été

Citadins et touristes l'ignorent, mais c'est vrai : il y a une profonde tristesse de la mer. Elle n'est jamais si grande qu'aux fins de l'automne quand tombe la bruine sur les ports, quand la grisaille du ciel encrasse les maisons et les roches. Le monde alors apparaît comme une rive désolée, plate, immobile. De l'aurore au crépuscule, les heures ont la même sombre couleur. La brise, légère, ne semble plus croire en sa force. Le néant...

Non, je n'aimerais pas habiter une villa ouverte sur l'océan. J'y connaîtrais un ennui proche du désespoir quand, par les baies vitrées qu'affectionnent tant les résidents secondaires, apparaîtraient ces flots presque noirs, les quais déserts et l'infinitude d'un horizon sans misaine et sans soleil. Les pêcheurs sont plus sages : leurs maisons tournent le dos à la mer et regardent des cours bariolés ou des jardins qu'enchantent des tourterelles. Leur habitat emprunte à l'instinct de l'oiseau : à trop vivre de l'espace, il leur faut un refuge clos, chaud, intime. Un nid de merle...

Mais oui, j'aime la mer dans sa fureur. C'est alors qu'elle jubile. C'est alors qu'elle triomphe et c'est alors qu'il faut la regarder. Mille fois, je l'ai vue ainsi à la Pointe de Trévignon, et toujours avec le même plaisir. Les creux, les larmes ! Et dans la houle bondissante, verte, argentée, tous les engrossements de l'eau primordiale ! Et, pour peu que surgisse le soleil dans ce bouleversement, c'est une fête violente où des millions de bombardes sonnent l'incroyable, l'invincible jeunesse de l'univers. Oui, quand la radio émet des avis de grand frais ou d'ouragan, je prends ma voiture et je cours à la Pointe. Pour ce spectacle-là, je vous donne, sans hésiter, tous les films des cinémas parisiens.

Mais je m'obstine à fuir la mer dans son repos d'automne, avant les équinoxes redoutables, à l'été de jusant, quand les vagues lentes sont autant de chiens mous et morts, quand le large s'endeuille de grands draps mornes et mauves. Je reste à Botzulan et j'attends les vents. Tranquillisez-vous : toujours ils s'en reviennent...

("Les Vents m'ont dit")  
21.XI.77

### La marche au soleil

"Le Poète se fait voyant par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens. Toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie ; il cherche lui-même, il éprouve en lui tous les poisons, pour n'en garder que les quintessences. Ineffable torture où il a besoin de toute la foi, de toute la force surhumaine, où il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit, -et le suprême Savant !- Car il arrive à l'inconnu. Puisqu'il a cultivé son âme, déjà riche, plus qu'aucun ! Il arrive à l'inconnu, et quand, affolé, il finirait par perdre l'intelligence de ses visions, il les a vues ! Qu'il crève dans son bondissement par les choses inouïes et innombrables : viendront d'autres horribles travailleurs ; ils commenceront par les horizons où l'autre s'est affaissé !

"-La suite à six minutes (...)"

Arrêtons-nous donc un instant. Si tu savais, Rimbaud, les flots d'encre que ces paragraphes fameux ont fait couler ! Tu rigolerais, te taperais sur la cuisse, tu vomirais tes lettres. Te le dirai-je ? Les théories poétiques m'agacent. En nourrissant des milliers de cours professeurs, elles servent moins la poésie qu'elles ne la tuent. Le raisonneur aigu que tu es vient ici relayer le poète sensible, et voilà que tu te lances dans une rhétorique qui, pour originale qu'elle soit, reste une rhétorique. "JE est un autre", je comprends. Mais "le bois qui se réveille violon" ou le clairon qui accouche du cuivre me fait sourire. C'est jeter le feu avec des sophismes de pompier ! Tu parles encore du "dérèglement raisonné de tous les sens". Quiche ! Mais un dérèglement véritable peut-il être raisonné ? Quant à ton antienne sur le maudit, bon nombre de bafouilleurs petits-bourgeois s'en empareront pour barbouiller leur néant de complaisances vicieuses.

Toi qui te veux objectif, voici que tu donnes dans le subjectivisme le plus puéril, le plus sottement romantique. On voit se lever tes frères maudits, minables petites crapules à l'aise au fond de leurs canapés, un chéquier dans la poche, la gueule et la veine pourries de gin et de hasch, se prétendant poètes. Mais on n'a pas encore vu surgir des fumées puantes de Katmandou le génie que pouvait annoncer ton programme. Ton folklore, ta mythologie sont nés de là que n'arrangera pas ta liaison avec Paul Verlaine. Tu appelles "toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie". Nul besoin de les appeler, cher Rimbaud, elles viennent, rampantes et souvent sordides, battant l'âme et le corps, stoppant l'heure et l'horloge et nous laissant dans un temps immobile, au petit matin mental, dans une dislocation horrible. Quelle torture en effet que de vivre alors avec soi, avec sa tête, avec ses remords. Et, même étendus au soleil, dans la splendeur du monde, on voudrait mourir car nous avons perdu le monde d'avoir voulu trop profondément le sonder. Poursuivons la lettre à Demery. Tu écris encore :

"Donc le poète est vraiment voleur de feu.

"Il est chargé de l'humanité, des animaux même ; il devra faire sentir, palper, écouter ses inventions ; si ce qu'il rapporte de là-bas a forme, il donne forme ; si c'est informe, il donne l'informe. Trouver une langue ; - Du reste, toute parole étant idée, le temps d'un langage universel viendra ! Il faut être académicien -plus mort qu'un fossile,- pour parfaire un dictionnaire, de quelque langue que ce soit. Des faibles se mettraient à penser sur la première lettre de l'alphabet, qui pourraient vite ruer dans la folie !

"Cette langue sera de l'âme pour l'âme, résumant tout, parfums, sons, couleurs, de la pensée accrochant la pensée et tirant. Le poète définirait la quantité d'inconnu

s'éveillant en son temps dans l'âme universelle : il donnerait plus que la formule de sa pensée, que l'annotation de sa marche au Progrès ! Enormité devenant norme, absorbée par tous, il serait vraiment un multiplicateur de progrès !

"Cet avenir sera matérialiste, vous le voyez. - Toujours pleins du Nombre et de l'Harmonie, ces poèmes seront faits pour rester. - Au fond, ce serait encore un peu la Poésie grecque.

"L'art éternel aurait ses fonctions, comme les poètes sont citoyens. La Poésie ne rythmera plus l'action ; elle sera en avant.

"Ces poètes seront ! Quand sera brisé l'infini servage de la femme, quand elle vivra pour elle et par elle, l'homme - jusqu'ici abominable, - lui ayant donné son renvoi, elle sera poète, elle aussi ! La femme trouvera de l'inconnu ! Ses mondes d'idées différeront-ils des nôtres ? - Elle trouvera des choses étranges, insondables, repoussantes, délicieuses ; nous les prendrons, nous les comprendrons."

Arrêtons-nous là. Quel admirable programme, progressiste, féministe. Mais c'est déjà celui d'un explorateur. C'est l'inconnu qui fascine Rimbaud, ce sont ses portes qu'il veut ouvrir sur le soleil, les bêtes et les fleurs. Sur le feu. Le fabuleux et l'étrange. Encore une fois, le goût de l'exploration fonde l'unité de sa vie. Il y a derrière ces lignes comme des Somalies et des Harars. On sent trépigner d'impatience un fouilleur de rythmes et de pays. Un découvreur aventureux, orgueilleux. C'est Ulysse dans la peau de Prométhée. Il veut tout, il veut le Pérou. Sur l'enfermement familial et scolaire, il proclame sa vengeance. Il sera poète, explorera tous les chemins de la connaissance et se portera même en avant de l'action. Magnifique, n'est-ce pas ? Et comme Rimbaud ne ment jamais, il

tentera d'appliquer son programme à la lettre. Telle est la gloire du vaurien. Et la souffrance bientôt ne le quittera plus, sa seule épouse ...

Rimbaud. La Marche au soleil,  
1980.

SOLO

Solo

Solo de mes années passantes  
Haleurs et musiciens désertent les bordées  
Mon âme est cette Marie-Galante  
Que défoncent les vins et les rhums boucanés

Solo

Solo de mes pensées dolentes  
Musiques enfuies motets anciens  
Tout périt dans les marées violentes  
L'Océantracasse des pianos à la gueule des chiens

Seigneur me voici c'est moi  
Je viens à vous issu d'un pays de mer  
Les tempêtes ont réjoui mon amère jeunesse  
La liesse des alizés roulait dans les collèges  
Les goélands croisaient dans mes classes latines  
Des Maris Stella à matines  
Eclataient dans les nefs  
Les noroêts jouaient de l'harmonium  
Délirium du graduel  
Cantique des grèves ivres  
O les navires et les chapelles  
Etoile de la Mer  
Qu'ai-je fait de ma chère jeunesse ?

Seigneur me voici c'est moi  
Dans les bonnes auberges  
J'ai traîné ma détresse  
Les bouteilles entonnaient des pavaues  
Dans les verres je buvais des rengaines  
Les bars roulaient comme des rivières  
J'ai prié comme jamais dans les ivresses  
Faisant des femmes des suzeraines  
Qu'elles fussent Allemandes Bretonnes Françaises  
Leur beauté glorifiée par l'absinthe  
Dissolvait la bassesse  
C'était ma tournée aux tables saintes

Seigneur

Les Bars chantent toujours dans les villes  
Ma santé trop vile les déserte  
Je ne vois plus les Belles  
Qu'au fond de ma mémoire  
Brestoises Rhénanes ou Parisiennes  
Elles ont quitté mon domaine  
Fermions les persiennes  
Sur mes cinquante et une années (...) "Solo" p. 28-31.

Seigneur Dieu

A mes frères et amis  
Aux femmes que j'ai aimées  
A tous ceux que mon coeur a croisés  
Avant que d'entrer dans les Ténèbres  
Transmettez je vous prie  
Mon espérance testamentaire  
Nul chant nul solo  
Nulle symphonie nul concerto  
Qui porte nostalgie d'amour  
Et soif et faim de tendresse  
Ne sera perdu dans la détresse de la mer  
Voilà et puis encore merci  
Par la dernière larme  
Par l'ultime halètement  
Par le dernier frémissement  
Par le moineau qui s'envole  
Par le geai sur la branche  
Par la dernière chanson  
Par la joie dans la grange  
Par le vent qui se lève  
Par le matin qui vient  
Tout simplement  
Je vous rends grâce  
D'avoir été dans le bondissement incroyable  
de votre création  
Un pauvre hère mortel divin

Et misérable  
Oui  
Tout simplement  
Un être humain  
Parmi les milliards et les milliards  
De vos créatures

A présent que les feuilles et les mains  
De douce Nature  
Me closent les yeux :  
Mais Seigneur Dieu  
Comme la vie était jolie  
En ma Bretagne bleue :

(p.47 -> fin)

Effarés  
Oubliés  
Damnés  
De rares souvenirs parfois illuminent  
Leur mémoire rebougrie  
Ils songent aux jours anciens  
Des avoines et des luzernes  
Aux grandes faux lumineuses  
Dans le golfe des hautes herbes,  
Aux moissons triomphales, ils rêvent  
Dans les étés criblés d'hirondelles  
Au Jabadao, à l'an-dro des fêtes de nuit  
Ils songent aux truites rieuses et aux rivières  
Aux plaisirs des bretonnes enfances  
Parmi les ogives les chênes et les hêtres  
Et parfois râclant des colères  
Sur leurs derniers chicots  
Ces crapauds humiliés de l'ère industrielle  
Crachent des venins dans les coquelicots

Ivrognes  
Sourds  
Lourds  
Cramoisis  
Les déments de l'Arrée sans descendance  
Eteignent les vieux ciens campagnards  
Des getbes et des meules  
Ils ont refusé l'exil, l'usine et l'encan  
Et la vie qui marche a piétiné leur raison  
Leur laissant la quignon la soif et la misère  
Et les grands chiens galeux des désastres fermiers  
Lâchent leurs pieds jaunes sous les tables rondes

Par les chemins noirs  
De l'Arrée  
Où vont-ils les déments  
A quel orme  
Pour quel suicide ?

Seuls ils rient tels des idiots  
Des choses de la vie et des grimaces de la mort  
Et l'aube bondissante les trouve ainsi  
Affalés dans leur fêlure mentale  
La soif des gnôles meurtrières et flamboyantes  
Reprend alors leur esprit solitaire  
Et c'est en titubant  
A Botmeur Commana et Brasparts  
Qu'ils arpentent les chemins du néant  
Face à la haine des pierres et au cynisme des ifs  
Nos déments, nos semblables, nos frères..

Recueil "Genèse", 1982

### Le pays

Mon pays, mon cher vieux pays, le temps va venir où  
je ne chanterai plus. A bout de souffle et solitaire, je ne t'entends  
déjà plus dans ma mémoire.

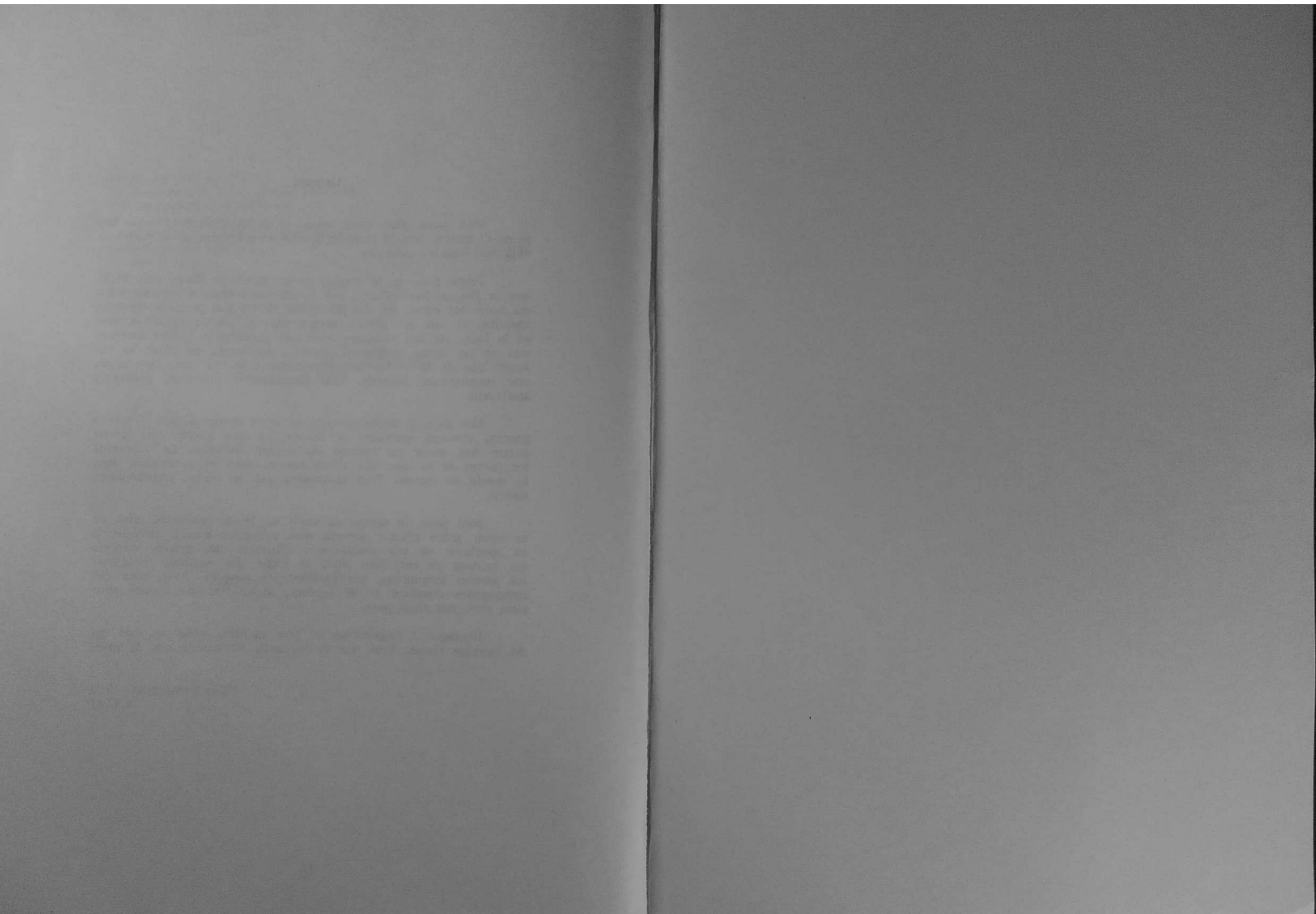
Jeune homme, je t'avais perdu. C'est à Paris, plus tard,  
que je j'ai retrouvé. Car il me fallait bien, dans la terrible ville  
qui broie les êtres, les visages et les âmes, que je recouvre mon  
identité. Je sus que j'étais breton par ma passion pour la mer  
et la haie, par ma nostalgie pour mes parentages laissés derrière  
moi et par cette singularité, parfois périlleuse, de rêver la vie  
avant que de la vivre. Je ne regrette rien. Ce fut, mon pays,  
une recouvrance féconde. Une recouvrance humaine, poétique,  
spirituelle.

Mon pays, le temps va venir où je ne chanterai plus. D'autres  
poètes, d'autres écrivains se lèvent sur nos terres. Ils feront  
battre ton cœur au rythme du monde nouveau. Ils ouvriront  
les portes de la mer. Ils t'inventeront, neuf et autonome, dans  
la marée du monde. Tout commence par le verbe. L'intendance  
suivra.

Mon pays, le temps va venir où je ne chanterai plus. Je  
te rends grâce d'avoir agrandi mon cœur et d'avoir découvert,  
au spectacle de ton abaissement, l'horreur des grands empires  
qui taillent et retaillent dans la chair des nations, musellent  
les paroles singulirées, prolétarisent les peuples. Avec bien des  
compagnons d'audace et de ferveur, je ne t'ai pas chanté pour  
rien, mon cher vieux pays.

Bretagne ! Aujourd'hui et plus qu'hier, voilà un mot qui  
dit quelque chose. Plus que le myosotis et autant que la rose.

("Les Vents m'ont dit")  
4.VI.81



Imprimé et édité par le C.R.D.P. de Rennes  
Le Directeur de la publication,  
Jean-René GAUTRON  
Dépôt légal 1er trimestre 1987

B 4570

I.S.B.N. 2-866 34-103-1